



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Ernest HEMINGWAY

(États-Unis)

(1899-1961)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées.**

Bonne lecture !

Né à Oak Park (Chicago), il était le fils d'un médecin de campagne qu'il accompagnait dans ses visites, et d'une mère musicienne et peintre qui sut éveiller la sensibilité de ses enfants qu'elle menait à des concerts, des opéras, des galeries d'art. Mais elle lui aurait fait porter des vêtements de fillette. Par contre, lors des vacances à Bear Lake, dans le cadre encore sauvage des forêts et des lacs du nord du Michigan, il chassa et pêcha en compagnie de son père qui l'initia à la vie dans la nature et l'incita au courage physique et à l'endurance. De plus, il le suivit dans les réserves où il soignait des Indiens malades et recueillit ainsi ses premières impressions de la douleur et de la mort.

Il fréquenta l'école d'Oak Park puis la « high school » du canton de River Forest. Il aimait l'anglais mais les autres matières ne l'intéressaient pas. Il écrivit des articles pour le journal de l'école. Il apprit à boxer et il aurait eu tendance à tyranniser les autres quand il connut la force de ses poings.

Son père aurait aimé qu'après le « high school », en 1917, il allât à l'université, mais il voulait s'engager dans l'armée pour participer à la Première Guerre mondiale, ce que son père lui interdit. Il aurait toujours pu compter sur ce père qui était à l'aise, mais il tint à vivre de ses moyens. Comme il voulait apprendre à écrire, il devint journaliste au "Kansas city star", chargé des faits divers. Mais il n'y resta que six mois.

Il voulait toujours aller à la guerre, mais une faiblesse de son oeil gauche ne lui permit pas de s'engager. Mais la Croix-Rouge avait besoin d'ambulanciers en Italie. Il put, avec deux amis, s'embarquer sur le "Chicago" à destination de la France, passer deux jours à Paris et prendre le train pour Milan où, dès son arrivée, il fut jeté dans l'action, une usine de munitions ayant explosé. Puis il fut envoyé à Schio, au pied des Dolomites, où, trouvant qu'il ne s'y passait pas grand-chose, il opta plutôt pour le service de la cantine à Fossalta au coeur des combats. C'est ainsi que le 8 juillet 1918, il fut frappé, au genou et au pied par un obus autrichien, en sauvant la vie d'un autre homme, ce qui le fit considérer comme un héros, d'autant plus qu'il était le premier Américain à être blessé en Italie. Il fut plusieurs fois opéré dans un hôpital militaire de Milan, où on l'avait surnommé «Poupée cassée», pouvant cependant marcher avec des béquilles deux mois plus tard. Il y rencontra une infirmière venue de Washington, Agnès von Kurowsky, dont il tomba amoureux, voulant l'épouser alors qu'elle voulait suivre sa carrière d'infirmière. Finalement, le trouvant trop jeune pour elle qui avait vingt-six ans, elle le repoussa et fut envoyée dans un autre hôpital, tandis que, promu sous-lieutenant et décoré d'une médaille d'argent, il revint à son régiment, jusqu'à ce qu'une jaunisse le renvoie à l'hôpital de Milan.

En décembre 1918, il quitta le service et, en janvier, il était de retour aux États-Unis, dans le Michigan où, pour un maigre salaire, il devint reporter pour le "Co-operative commonwealth", un mensuel de la "Co-operative society of America". Il rencontra une jeune fille de vingt-huit ans, Elizabeth Hadley Richardson, bien éduquée mais naïve et inexpérimentée. Ils se marièrent en septembre 1920 et vécurent chichement sur son revenu de placements à elle, car il avait quitté son emploi et ne donnait qu'occasionnellement des articles au "Toronto star". Ils économisèrent pour un séjour, dès janvier 1922, à Paris dans un appartement minable de Montparnasse. Il travaillait sur un roman, rendait visite à Ezra Pound (avec lequel il faisait de la boxe), à Sherwood Anderson et à Gertrude Stein qui eurent une grande influence sur son style, à Sylvia Beach qui, dans sa librairie "Shakespeare and Co", était la muse des Américains du Quartier latin dans le Paris des «Années folles ». James Joyce, Frank Scott Fitzgerald, Ford Madox Ford croisèrent également sa route dans ces années de préparation intense et d'invention d'une technique narrative. Un voyage en Italie avec Hadley lui permit de rencontrer, à Milan, Mussolini qui venait de fonder le parti fasciste. Peu après leur retour à Paris, il partit pour Istanbul pour rapporter la guerre entre la Grèce et la Turquie, ce qui rendit sa femme furieuse. Ce reportage ne dura que trois semaines mais lui valut quelque notoriété. Bien qu'Hadley fût enceinte, ils se rendirent à Pampelune pour la fiesta du 6 juillet.

De retour à Paris, ils partirent au Canada afin que leur bébé naisse en Amérique. Hemingway publia alors :

"Three stories and ten poems"
(1923)

“Trois histoires et dix poèmes”

Recueil de poèmes et de nouvelles de 58 pages

“Up in Michigan”

“Là-haut dans le Michigan”

Nouvelle de 7 pages

À Horton's Bay, dans le Michigan, Liz Coates, l'employée des Smith, ne cesse d'observer Jim Gilmore, le forgeron, de penser à lui qui ne se soucie pas d'elle. Mais, en automne, au retour de la chasse où il est allé avec son patron et où il a tué un chamois, le repas est copieusement arrosé de whisky et, après, Jim s'approche enfin de Liz, la tient serrée contre lui, lui propose de sortir, la viole et s'endort, la laissant en pleurs.

Commentaire

Gertrude Stein considéra ce texte comme impubliable à cause de la franche description de cette brutale initiation sexuelle. On y voit les répétitions qu'elle affectionnait, mais on y constate aussi le début du style propre à Hemingway.

“Out of season”

Nouvelle

Un couple américain, qui se trouve en Italie, va à la pêche, tout en se sentant patraque à cause d'une discussion qu'ils ont eue avant de sortir. Ils sont guidés par Peduzzi, l'ivrogne de la ville qui fait de vains efforts pour montrer le sentiment qu'il a de sa valeur alors qu'il est l'objet des moqueries. Comme ce n'est pas la saison de la pêche, l'époux est nerveux parce qu'il craint d'être arrêté. Comme ni le guide ni lui n'ont apporté de plombs, il retourne à l'hôtel soulagé.

Commentaire

Cette nouvelle, la meilleure des trois, annonçait la direction que la carrière d'Hemingway allait prendre. Cette histoire de désaccord dans un couple et d'échec d'une expédition de pêche, où la tension est contrôlée, fut, selon des déclarations ultérieures d'Hemingway, la première dans laquelle il construisit une histoire sur «*le principe de l'iceberg*», en omettant des détails qu'il connaissait bien et en faisant confiance au lecteur pour qu'il fasse une lecture sérieuse de la surface de l'histoire. Dans ce cas, on ne sait quelle est la raison de la tension sous-jacente dans le couple. Une autre tension est suscitée par le guide ivrogne. Hemingway révéla plus tard que la nouvelle avait une source autobiographique, l'histoire d'amour avec Agnès von Kurowsky à Milan, et que le réel prototype de Peduzzi s'était suicidé, ce qui n'est pas été évident pour la plupart (pour aucun?) des lecteurs.

“My old man”

“Mon vieux”

Nouvelle de 29 pages

Joe Butler, le narrateur, est le fils d'un jockey américain de steeple-chase dont il suit la carrière. Le vieux veille à ne pas prendre de poids, rompt avec des comparses à Milan, vient à Paris, s'y intéresse aux courses, gagne beaucoup d'argent en jouant sur un cheval nommé Orion grâce au tuyau que lui donne le jockey de Monarch, le cheval favori qu'il retient, s'achète un cheval, Gilford, qu'il monte lui-même et qu'ils soignent tous les deux. Mais il se tue avec lui dans un steeple-chase. Joee entend dire que «*Butler a eu son compte*» par un joueur qui révèle que le vieux était un tricheur qui décidait du résultat des courses, et il a le sentiment qu'il a été laissé avec rien.

Commentaire

On considère souvent que cette nouvelle révèle l'influence de Sherwood Anderson à cause des traits qu'elle partage avec “*I want to know why*” : un narrateur enfantin et naïf, un décor de champ de course, une intrigue qui montre la perte par le garçon de sa foi en un modèle adulte. Mais Anderson et Hemingway ont en fait tous deux une dette avec “*Les aventures d'Huckleberry Finn*” de Mark Twain.

“Mitraigliatrice”

Poème

Hemingway compare sa machine à écrire à une antique «*mitrailleuse*», et l'écriture à la progression de l'infanterie à travers un «*terrain difficile*».

“Roosevelt”

Poème

Commentaire

La nouvelle annonçait les capsules biographiques de John Dos Passos dans “*USA*” en offrant une ironique évaluation de la réputation de l'un des héros de l'enfance d'Hemingway.

“Chapter heading”

Poème

Commentaire

Hemingway employa la rime alors que ses autres poèmes sont en vers libres.

Commentaire sur le recueil

Il fut publié à Paris à trois cents exemplaires. Hemingway avait écrit à son éditeur : «*Pour votre information j'ai débuté en essayant de battre des écrivains dont je savais combien ils étaient bons [...] J'ai commencé par M. Tourgueniev et ça n'a pas été trop dur. Suis passé à M. Maupassant [...] et ça a pris quatre de mes meilleures histoires pour le battre.*» Il veilla à ce que certains des critiques les plus

influents en reçoivent un exemplaire, et l'un d'eux, Edmund Wilson, répondit en écrivant que la prose d'Hemingway était «de première qualité». Comme il était un critique en pleine ascension pendant les années vingt, ce jugement aida sans aucun doute à la réputation d'Hemingway aux États-Unis.

Bien que six des dix poèmes du recueil aient paru dans *"Poetry : a magazine of verse"*, à cette époque l'un des organes les plus importants du mouvement moderniste, la poésie d'Hemingway est moins impressionnante que sa prose. Aucun des poèmes n'indique qu'il aurait pu avoir quelque succès en tant que poète, bien qu'il ait continué à en écrire jusque dans les années cinquante.

Hemingway abandonna le journalisme pour se consacrer à l'écriture de fictions.

Hadley donna naissance à un garçon appelé John Hadley Nicanor Hemingway. Au début de 1924, la famille partit pour Paris. Ils voyagèrent en Espagne et en Suisse.

À Paris, il publia à 170 exemplaires un recueil de trente-deux pages, intitulé *"In our time"* (1924), constitué de dix-huit «chapitres» qui sont de très courtes esquisses, dont quelques-unes seulement dépassent une simple page. Chaque chapitre évoquait les émotions de personnages soumis à un stress. On y trouve des sujets tels que la Première Guerre mondiale, les courses de taureaux en Espagne et l'expérience d'Hemingway comme reporter et correspondant à Kansas City et dans la guerre gréco-turque. Sous le même titre, il publia son premier livre aux États-Unis :

"In our time"
(1925)
(*"De nos jours"*)

Recueil de quinze nouvelles

'In our time'

Nouvelle

"Indian camp"
"Le village indien"

Nouvelle de 7 pages

Nick et son père dans un canot, l'oncle Georges dans un autre, sont conduits par des Indiens à leur village où une Indienne a du mal à accoucher. Le père de Nick lui fait une césarienne avec un couteau de poche et la recoud avec du fil de canne à pêche. Mais il découvre après que le mari de l'accouchée, qui était dans la couchette du dessus parce qu'il s'était blessé au pied, s'était tranché la gorge. Aussi, au retour, Nick pose-t-il bien des questions à son père.

"The doctor and the doctor's wife"
"Le docteur et la femme du docteur"

Nouvelle

Un conflit entre les parents de Nick...

"The end of something"

“La fin de quelque chose”

Nouvelle de 5 pages

Sur un lac au bord duquel existait autrefois une ville forestière, Nick et Marjorie pêchent en bateau, à la traîne, mais la truite ne mord pas. Ils descendent sur la rive, installent des lignes fixes et font un feu. Mais Marjorie, qui adore pêcher avec Nick, s'inquiète de son silence et, quand il manifeste son mécontentement, elle part. Bill, l'ami de Nick, sort alors du bois mais Nick l'éloigne.

“The three-day blow”

“Trois jours de tourmente”

Nouvelle de 14 pages

Le jeune Nick est venu retrouver son ami, Bill, dans sa maison au bord d'un lac et, tout en buvant du whisky, ils parlent de choses et d'autres : de base-ball, de livres, de leurs pères, enfin de Marge, l'amie de Nick avec laquelle il a rompu mais dont le souvenir lui est encore douloureux. Aussi sortent-ils rejoindre le père de Bill qui chasse dans le marais.

“The battler”

“Le champion”

Nouvelle de 17 pages

Le jeune Nick Adams, qui a été expulsé d'un train par un employé sadique, marche le long de la voie quand il aperçoit le feu d'un campement. Il y trouve un certain Ad Francis qui lui montre son visage déformé par les coups qu'il a reçus en boxant et qui se dit fou. Survient son ami et protecteur, le nègre Bugs, qui empêche Nick de donner son couteau à Ad comme il le lui demandait. Le champion devenant agressif, Bugs l'assomme avec une matraque, raconte à Nick ce qui s'est passé, comment il l'a connu en prison et lui demande de partir.

Commentaire

La nouvelle a été spécialement écrite pour le recueil.

“Cross-country snow”

Nouvelle

Nick skie en Suisse après la guerre.

Nick s'est marié et sa femme, Helen, attend un enfant, une responsabilité qui le met mal à l'aise.

“Big two-hearted river”

“La grande rivière au coeur double”

Nouvelle

Nick Adams, blessé à la guerre, hanté encore par l'horreur de tout ce qu'il a vu, retourne dans une petite localité du Nord du Michigan qu'il a connue autrefois, pour y pêcher la truite et essayer de retrouver la paix et la joie de vivre qu'il a savourées jadis dans la forêt.

Commentaire

La nouvelle, une des plus connues d'Hemingway, contient de magnifiques descriptions de pêche à la truite. Son thème est celui de l'exorcisme par l'activité physique d'une anxiété innommée. Une phrase révèle que Nick est devenu un écrivain.

“A very short story”

Nouvelle

Un soldat blessé tombe amoureux d'une infirmière et connaît une amère désillusion.

Commentaire

Ce fut d'abord, dans *“In our time”*, le *“chapitre 10”*, la plus longue et la plus complexe des esquisses. C'était le germe de *“L'adieu aux armes”*.

“Soldier's home” *“Un soldat chez lui”*

Nouvelle

L'ex-marine Harold Krebs est de retour de la guerre dans sa petite ville de l'Oklahoma et essaie de se réadapter à la vie civile. Il se heurte à ses parents qui lui reprochent son apparent manque d'ambition : il passe le plus clair de son temps à lire des comptes rendus de la guerre dans laquelle il venait d'être impliqué et à étudier des cartes du territoire où elle s'est déchaînée. Dans l'affrontement final avec sa mère, il rejette son idée de la religion et admet qu'il n'aime plus personne, dont elle.

Commentaire

C'était la plus développée des nouvelles consacrées à la Première Guerre mondiale. L'état dans lequel se trouve Harold est celui que connaissent les soldats de retour chez eux.

“The revolutionist”

Nouvelle

Un jeune organisateur communiste voyage à travers l'Europe après la guerre.

Commentaire

C'était le chapitre 11 de "*In our time*".

"Mr. and Mrs. Elliot"

Nouvelle

Hubert Elliot est un riche mais anémique poète qui épouse Cornelia, qui est plus âgée que lui. Le couple essaie d'avoir un bébé mais trouve que l'activité sexuelle est une corvée et ils ne peuvent se résoudre à s'y livrer assez souvent. Finalement, ils s'établissent en France, où Cornelia couche avec une «*amie*» tandis qu'Hubert se console en buvant du vin blanc et en se consacrant à l'écriture des nuits durant.

Commentaire

La nouvelle se moque des écrivains dilettantes.

"Cat in the rain"

Nouvelle

Un couple américain, George et sa femme (qui n'est pas nommée) séjourne dans un hôtel italien où ils sont confinés à leur chambre par la pluie continue. La femme voit un chat qui essaie de s'abriter sous une table sur le terrain de l'hôtel. Elle échoue dans sa tentative de le faire entrer, et, quand elle revient dans la chambre, sa frustration refoulée est visible. Elle déteste ses cheveux, la vie nomade qu'elle a été forcée d'adopter, et l'indifférence de George à son mécontentement. Le lecteur avisé peut en déduire que ce qu'elle veut en réalité, c'est un enfant, bien que le sujet n'apparaisse jamais dans la conversation. Ce qu'elle a obtenu à la fin de l'histoire, c'est un grand chat écaille de tortue, et non l'animal errant qui a besoin de quelqu'un qui l'aime, comme elle a besoin de quelqu'un à aimer.

Commentaire

C'est une nouvelle typique d'Hemingway, où beaucoup plus de choses se passent sous le texte qu'à sa surface.

"Out of season"

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle était reprise de "*Three stories and ten poems*".

Commentaire sur le recueil

Il fut conçu comme un ensemble dans lequel les quinze nouvelles sont reliées par des « vignettes » (visions de guerre et de tauromachie) illustrant son propos général : traduire l'initiation brutale à la cruauté et à l'absurdité de la vie d'un jeune homme, Nick Adams, qui y apparut pour la première fois, jeune homme qui est le héros de plusieurs de ces nouvelles, qui est le double d'Hemingway et qui allait réapparaître dans ses romans. C'est un personnage quasi autobiographique qui partage bien

des caractéristiques de son créateur et de son cadre de vie : il grandit dans la région de Chicago, passe ses vacances au nord du Michigan, aime la pêche et la chasse, participe à la Première Guerre mondiale, où il est sévèrement blessé, et finalement devient un écrivain.

Les nouvelles sont ainsi traversées par la hantise de la guerre, de la mort et du néant, hantise dont le héros se libère par l'action physique.

En plus des nouvelles consacrées à Nick Adams, "*De nos jours*" traite de la guerre et de ses suites en trois histoires, du mariage en trois autres, et de la perte d'une idole d'enfance.

Ce livre nous révèle un écrivain en pleine possession de ses moyens, qui a déjà créé son style, un style direct, dur, musclé, le style Hemingway.

Le recueil n'attira guère l'attention. Les critiques l'apprécièrent pour son style et son attention aux détails, mais ils ne comprirent pas réellement ce qu'Hemingway avait tenté de faire. Cela apparaît évident dans leurs regrets du manque d'intrigue dans la plupart des nouvelles qu'ils considérèrent comme des «esquisses». Seul Paul Rosenfeld, qui écrivait dans "*New republic*", montra qu'il les comprenait mieux que la plupart des autres critiques en les comparant à des peintures cubistes. Quand Scribner en fit une nouvelle édition en 1930, après la publication de "*Le soleil se lève aussi*" (1926) et de "*L'adieu aux armes*" (1929), le recueil reçut un accueil plus chaleureux. Plus tard, les critiques furent d'accord pour déclarer que, dans ses premières nouvelles, Hemingway avait forgé son style et sa technique propres.

Les esquisses de "*in our time*" alternaient avec des textes plus amples pour constituer un livre d'une importance habituelle. Mais "*Up in Michigan*" n'y figura pas, l'éditeur Horace Liveright l'ayant rejetée comme trop crue sexuellement. Hemingway y plaça aussi deux des nouvelles de "*Three stories and ten poems*" (1923). La plupart des autres nouvelles avaient été publiées dans de petites revues littéraires.

Dans l'édition française, le recueil a pris de titre de "*Cinquante mille dollars*".

En 1925, Hemingway, interviewé par Pauline Pfeiffer, rédactrice en chef de "*Vogue*", tomba amoureux d'elle, se sépara d'Hadley qui leur imposa six mois de séparation, au cours desquels, souffrant de sa solitude, il se sentit coupable et envisagea même le suicide. Puis ils s'épousèrent.

Il publia son premier roman :

"Torrents of spring"

(1926)

"Torrents du printemps"

Roman

Scripps O'Neil, un esthète universitaire, sa fille, «Lousy», et Yogi Johnson vivent leurs crises personnelles dans le Nord du Michigan, entourés par les rires et les cris de guerre des Indiens. Scripps, errant le long d'une voie de chemin de fer à la recherche de son destin, arrive à Petoskey où il épouse une serveuse du restaurant "Brown's beanery", et ils commencent à mener une vie de bohème. Mais Scripps est bientôt attiré par la plus grande sophistication littéraire de Mandy, une autre serveuse du restaurant.

Pendant ce temps, Yogi Johnson, un ouvrier d'origine suédoise, fait face à sa propre crise : bien que ce soit le printemps, il ne désire pas de femme. Après quelques étonnantes aventures avec des Indiens vétérans de la Première Guerre mondiale, il résout son problème sexuel quand une Indienne qui ne porte que des moccasins entre dans le restaurant et réveille sa concupiscence. La dernière fois qu'il est vu, il marche le long de la voie du chemin de fer avec sa nouvelle maîtresse.

Commentaire

Ce court roman est une sorte de canular comme on en écrit à vingt ans. Hemingway parodiait le plus récent roman de son ami Sherwood Anderson, *“Dark laughter”* (1925, *“Rire noir”*) qui était l'histoire de John Stockton, qui prenait un nouveau nom, Bruce Dudley, et s'engageait dans un voyage de découverte pour essayer de trouver un sens à sa vie ; qui, en chemin, rencontrait différents personnages colorés tels que «Sponge» Martin et sa fille «Bugs» ; s'enfuyait avec la femme de son employeur, et essayait d'atteindre ce qu'il percevait comme le bonheur insouciant des Noirs du Sud dont le «*rire noir*» envahissait le roman.

Hemingway avait utilisé le cadre de *“Dark laughter”* (*“Le rire noir”*) ; donnait à ses personnages des dialogues qui étaient une satire (assez grossière, du reste) des entretiens quelque peu filandreux des personnages du *“Winesburg, Ohio”* (1919) de Sherwood Anderson ; faisait des allusions à d'autres de ses oeuvres telles que *“Marching men”* (1917), *“Many marriages”* (1923), et *“Horses and men”* (1924), ainsi qu'à la légende personnelle de Sherwood Anderson, qui, en 1912, probablement à la suite d'une dépression nerveuse, avait quitté un travail banal et stable ; reproduisait plusieurs des idiosyncrasies stylistiques d'Anderson (ainsi Scripps pense à «*that old writing fellow Shakespeare*» et à «*that critic fellow Henry Mencken*» ; spéculait sur les gens qu'il rencontre, comme les télégraphistes du chemin de fer : «*What sort of chap was this telegrapher?... Were they like artists? Were they like writers?*») Il s'interroge sur les mystères qui pourraient être révélés s'il en savait plus sur les gens qui voyagent dans une voiture pullman : «*Were they Americans, piling up money while they slept? Were they mothers? Were they fathers? Or were they Europeans, members of a worn-out civilization world-weary from the war?*»). En passant, Hemingway se permit aussi des observations peu charitables sur d'autres écrivains de l'époque : Gertrude Stein, H. L. Mencken, D. H. Lawrence, James Joyce. Il donna à la parodie un ton littéraire en mettant en épigraphes de chacune des quatre parties du livre des citations de Fielding, et en procédant à des apartés au lecteur à la manière de celui-ci.

Bien qu'Hemingway capte souvent la naïveté d'Anderson, l'humour est forcé et prétentieux. Dans une note à la fin du livre, il confessa qu'il l'avait écrit en seulement dix jours. Plus tard, il confia que cette parodie avait été composée pour se reposer après la tension que lui avait imposé l'écriture de *“Le soleil se lève aussi”*, mais aussi pour le bien d'Anderson et pour le bien de la littérature américaine, que c'était, dans une certaine mesure, une déclaration d'indépendance littéraire.

Or les deux écrivains étaient sous contrat avec la maison d'édition “Boni and Liveright”, qui, de façon tout à fait compréhensible, choisit de ne pas publier la parodie. Beaucoup de spécialistes soupçonnent Hemingway de l'avoir écrite pour échapper à son contrat de trois livres avec cette maison. Si ce fut le cas, le plan réussit, et c'est ainsi que Scribner's devint l'éditeur d'Hemingway pour le reste de sa vie.

On comprend qu'Anderson ait été offensé par ce livre et qu'il ait écrit : «*“Torrents of spring” est un livre parodique qui aurait pu être humoristique si Max Beerbohm l'avait condensé en douze pages.*» Une lettre d'Hemingway qui tentait de justifier son comportement ne le calma pas. Il répondit en l'accusant de prendre un air condescendant et laissa entendre que le livre augmenterait sa réputation plus que celle de son jeune rival. Quand il le rencontra de nouveau, à Paris, la réunion fut apparemment cordiale, mais elle le convainquit que leur amitié était finie.

Les critiques furent mitigées. La plupart des commentateurs étaient amusés par l'événement, mais d'autres furent outrés par l'insulte qui avait été faite à Sherwood Anderson, d'autant plus qu'Hemingway avait fait de lui son mentor, avait appris de lui beaucoup de son art, avant de le désavouer. Certains, plus favorables, y virent un détour dans sa carrière, puisque la parodie avait peu en commun avec les excellentes nouvelles qu'il avait publiées dans *“In our time”*. Mais le roman resta l'un des moins analysés d'Hemingway.

Il n'a jamais été traduit en français.

Hemingway fut reconnu comme le porte-parole de ce que Gertrude Stein, peintre, poète, et animatrice des expatriés américains à Paris dans les années vingt, appela «*la génération perdue*», celle des expatriés vivant à Paris, psychologiquement blessés et désillusionnés qui se réfugiaient dans des activités physiques comme manger, boire, voyager, se quereller et faire l'amour, en publiant son premier grand roman :

“The sun also rises”

(1926)

“Le soleil se lève aussi”

Roman de 270 pages

En 1925, le narrateur, Jake Barnes, est un journaliste américain qui vit à Paris, où il travaille sans enthousiasme pour un journal de son pays et fréquente la communauté d'expatriés de la Rive Gauche. Devenu impuissant des suites d'une blessure reçue sur le front italien, au cours de la Première Guerre mondiale, assumant son malheur et s'en accommodant, il est toujours épris de Lady Brett Ashley, belle et riche Anglaise de trente-quatre ans en instance de divorce, le type même de la «femme moderne» émancipée, cosmopolite, qui l'a soigné lors de son hospitalisation alors qu'elle était infirmière bénévole. Elle, qui est séduisante, a perdu son fiancé à la guerre, a contracté un mariage qui a été un désastre, ne peut épouser Jake, qu'elle aime pourtant beaucoup, car elle n'est pas faite pour les amours platoniques, se console distraitement et sans beaucoup de plaisir avec les nombreux amants qui suivent son sillage. Jack la voit avec douleur exercer sa séduction, se détruire aussi par l'alcool, se raccrocher désespérément à lui.

Autour de ces deux personnages aux prises avec leur destin, il y a Michael Campbell, l'Écossais bien né mais dont l'intelligence est le plus souvent mise en sommeil par l'alcoolique, qui doit épouser Brett quand elle aura obtenu son divorce ; un pseudo comte grec, Mippipopoulos, roi de la confiserie aux États-Unis, qui est immensément riche et qui est, lui aussi, amoureux de Brett ; enfin Robert Cohn, un riche juif américain diplômé de Princeton, boxeur amateur mais plein de complexes, littérateur amateur qui, ayant produit un roman à peine lisible, a des problèmes pour commencer son second livre. Quand Jake l'a présenté à Brett Ashley dans un bistro, il est tombé amoureux d'elle. En dépit de son amour apparemment sincère pour Jake, elle l'a accompagné pour un congé à Saint-Sébastien. Au retour, elle ne veut plus rien avoir à faire avec lui qui, cependant, continue à la poursuivre et cherche à se débarrasser de sa maîtresse, Frances Clyne.

Quand arrive des États-Unis Bill Gorton, un ami de Jake, des plans sont faits pour une expédition de pêche en Espagne et une visite à Pampelune pour la fiesta de la San Fermin, connue pour ses impressionnantes corridas. Jake, Bill et Cohn y arrivent les premiers, Jake et Bill goûtant une tranquille période de pêche dans les ruisseaux de la montagne. Cependant, quand ils rejoignent les autres à Pampelune, l'ambiance est toute autre. Mike souffre de la présence de Cohn à qui il dit que Brett a couché avec des gens bien mieux que lui, mais que personne ne s'est «*accroché*» après comme il le fait. Comme si la situation n'était pas déjà assez tendue, Brett tombe amoureuse de Pedro Romero, un jeune matador qui connaît une sensationnelle ascension de sa popularité parmi les «*aficionados*», qui est si mince qu'il lui faut un chausse-pied pour enfile sa culotte. Les choses atteignent leur apogée quand Jake, à l'instigation de Brett, organise une rencontre entre elle et Romero, compromettant ses bons rapports avec le propriétaire de l'hôtel, Montoya, et avec d'autres amateurs passionnés de la corrida. Cohn accuse Jake d'agir comme un souteneur et l'abat dans un combat aux poings. Trouvant Brett dans la chambre de Romero, il le frappe sans pitié mais ne réussit pas à briser sa combativité. Ironiquement, c'est Cohn qui subit une défaite morale et quitte la ville le lendemain matin. Romero s'exécute brillamment dans les corridas malgré ses blessures. Brett part pour Madrid avec lui, et Jake part avec Mike et Bill, dans l'intention de passer des vacances solitaires au bord de la mer, à Saint-Sébastien.

Cependant, peu après son arrivée, il reçoit un télégramme de Brett, un appel à l'aide. Il prend le prochain train. Brett lui raconte son histoire. Romero ne l'a pas comprise. Il voulait qu'elle laisse pousser ses cheveux, toujours coupés à la garçonnette, afin qu'ils soient comme il le fallait pour l'épouse ou la maîtresse d'un matador. Brett, qui s'est toujours conduite aussi librement que tout homme, sentit qu'il était honteux d'elle. Peut-être partiellement pour cette raison, elle l'a fait partir. Mais, maintenant, elle dit à Jake qu'elle voulut qu'il sorte de sa vie de crainte que ce ne soit «*mauvais pour lui*», car elle s'est jurée de ne pas être une de ces «*garces qui débauchent les enfants*», étant, après tout, assez

âgée, elle a trente-quatre ans, pour être sa mère. Une telle renonciation est, selon elle, «*une espèce de succédané pour remplacer Dieu*».

Bien qu'elle annonce son intention de revenir pour épouser Mike, dont les moeurs contestables ne sont pas meilleures que les siennes, à la fin du roman elle invite Jake à reprendre leurs anciennes et étranges relations. Elle veut croire que, s'il n'avait pas été sexuellement handicapé par sa blessure de guerre, ils auraient pu avoir ensemble une vie heureuse. La réponse de Jake, la dernière ligne du roman, indique sa réserve : «*C'est toujours agréable à penser*».

Commentaire

C'était un livre d'actualité par son décor, le Montparnasse d'après la Première Guerre et cette typique faune internationale à l'existence désaxée, quelques scènes du début faisant écho au poème de T. S. Eliot récemment publié "*The waste land*" (1922). Une certaine critique y a vu simplement un document réaliste qui tendait un miroir à la vie des expatriés, qui faisait le tableau fidèle, pathétique et sans espoir d'une petite société de désœuvrés spleenétiques qui va des rites quotidiens stériles dans les bars de Montparnasse et les guinguettes de la Montagne Sainte-Genève aux mythes archaïques de la corrida et de la fiesta. Le roman provoqua un scandale à Paris parce que tous les principaux personnages y avaient des prototypes reconnaissables. Robert Cohn était basé sur Harold Loeb, Brett sur Duff Twysden, Mike sur son fiancé, Pat Guthrie, Romero sur Cayetano Ordonez, qui toréait sous le nom de "Nino de la Palma", et Jake, dans une moindre mesure, sur Hemingway lui-même. Des années plus tard, Loeb écrivit son propre compte rendu de cet été, "*The way it was*" (1959), révélant combien le portrait fictif qu'Hemingway avait fait de lui l'avait heurté.

Hemingway lui a donné deux épigraphes, la première reprenant l'expression, due à Gertrude Stein, de «*génération perdue*» qui définissait le vide moral dans lequel se trouvaient ceux dont la jeunesse avait traversé la Première Guerre mondiale, restaient sans but, cherchaient le confort dans l'atmosphère superficielle, hédoniste, des années vingt.

La deuxième épigraphe est empruntée au "*Livre de l'Ecclésiaste*" (1, 4, 5) :

«*Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours.*

Le soleil se lève, le soleil se couche ; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau.»

Ce passage de la Bible, d'où vient le titre du livre, oppose la nature transitoire de l'être humain avec l'éternelle survivance de la nature grâce à son caractère cyclique : les générations viennent et partent, mais la Terre demeure toujours ; le soleil continue à se lever et à se coucher malgré l'inévitable passage de chaque génération humaine dans la mort.

La juxtaposition des deux épigraphes donne une impression d'ambivalence. D'un côté, il y a espoir, puisqu'il y aura une nouvelle génération après la génération sans but que dépeint "*Le soleil se lève aussi*". De l'autre, l'ironie est amère puisque chaque génération est perdue, en ce sens qu'elle va finalement mourir.

Inversement, on peut voir dans les mots de l'Ecclésiaste un antidote optimisme au pessimisme de Gertrude Stein. Bien que la génération d'Hemingway soit «*perdue*», bientôt l'humanité se ressaisira, la nature offrira une régénération. La seconde épigraphe annulant la première, Hemingway jette un doute sur l'étiquette de «*génération perdue*» attachée à ceux qui ont été malmenés par la grande guerre. En dépit de cet indice clair, de nombreux lecteurs des années vingt considérèrent le livre simplement comme un document réaliste qui tendait un miroir à la vie des expatriés.

Jake Barnes n'est ni complexe ni remarquable, et on peut même ne pas lui trouver une forte présence. Mais, victime d'un absurde malheur, c'est un personnage pathétique, le contraste total entre un être et son destin fascine étant bouleversant. Nouveau romantique, au lieu de se lamenter sans tellement souffrir, il souffre beaucoup mais avec discrétion et devient un véritable héros. Cependant, si le jour, il peut et doit se ressaisir, peut crâner, la nuit, il est désarmé, les douloureuses pensées qu'il fuyait le submergent. Son épreuve est plus que la poursuite d'une femme qu'il lui est impossible de conquérir. En tant que membre représentatif de la génération d'après-guerre, il est un homme cherchant un sens dans un monde qui n'en a pas. Bien qu'il soit officiellement catholique, il

passé le plus clair de son temps à chercher une autre façon de justifier la vie. Son travail lui donne quelque signification, sa sensualité se rattrapant sur le besoin de s'y dépenser comme par la pêche, comme par l'enthousiasme pour les courses de taureaux. S'il y assiste religieusement, c'est que ces cérémonies offrent une structure arbitraire qui peut prendre la place de la religion, comme le font sa relation idyllique avec la nature pendant le voyage de pêche dans la montagne ou sa nage solitaire à Saint-Sébastien. Pendant un moment, il suit même la philosophie du comte Mippipopoulos, qui lui enseigne que le bonheur s'obtient en «*apprenant à obtenir la valeur de votre argent et en sachant quand vous l'avez.*»

Faire contre mauvaise fortune bonne figure et bon cœur est un impératif moral, le seul, peut-être, que ce livre reconnaisse, le seul sur lequel il mette l'accent. Morale virile. Cet adjectif est décidément le mot clé du roman. Non seulement il définit l'attitude de Jake devant la vie, mais il rend compte de sa personnalité et de son charme. Ce qu'il a, et jusqu'au bout des ongles, c'est du style.

Au contraire, Robert Cohn ne parvient pas à se débarrasser de ses complexes. Cet autre amoureux de Brett a eu la chance de passer des vacances avec elle. Mais que représentait-il à ses yeux? Un caprice. Moins que cela même, le moyen de combler un vide passager. Il aurait dû le savoir depuis les premières étreintes, mais, maintenant que tout est consommé, il refuse de l'accepter. Plus fidèle que son ombre, partout où elle va, il va. Quand elle se rebiffe et le prie de la laisser un peu tranquille, il feint de s'y résigner mais, furtivement, continue de l'épier. Sa jalousie lui donne grise mine et, de ce fait, jette un froid dès qu'il paraît. Elle épaissit une atmosphère qui, sans elle, serait déjà tendue. S'exacerbant de plus en plus, elle aboutit, comme c'est souvent le cas, à d'inutiles et ridicules brutalités. Le comportement antipathique de ce malheureux met en valeur le sourire de Jake.

Mais, en fait, Jake Barnes et Robert Cohn, loin de représenter les rôles absolus du mâle et du sous-homme, ont plus de points communs que de dissemblances, et Hemingway aurait ainsi donné une indication sur une ambiguïté androgyne qu'il s'est employé à cacher en se construisant une légende.

Brett Ashley est traitée comme l'archétype d'une déesse païenne : Cohn l'appelle Circé parce qu'elle transforme les hommes en pourceaux. Les paysans espagnols qui sont venus à Pampelune pour la fiesta la placent aussi à ce niveau mystique : quand elle veut danser avec eux, ils insistent pour qu'elle reste au milieu du cercle comme une image autour de laquelle ils pourront danser. Brett est aussi, de façon significative, repoussée par le christianisme. À une occasion, elle se voit interdire l'entrée dans la cathédrale et, à une autre, elle y entre mais doit en sortir parce qu'elle est affectée par l'atmosphère qui y règne.

Brett est intéressante aussi en ce qui concerne ce qu'on appelle aujourd'hui les «gender studies». D'un côté, elle est un objet sexuel poursuivi par la plupart des hommes du livre : Jake, Cohn, Mike, et Romero. D'un autre côté, prête à toutes les aventures de la vie, elle se voit comme un «type», porte un chapeau de feutre d'homme sur sa chevelure à la garçonne, et assume toutes les prérogatives des mâles telles que boire, fumer et avoir une conduite sexuelle agressive. Cependant, son jeu sur ce double standard semble être accompagné d'un sentiment de culpabilité. Son besoin constant de se baigner rappelle la compulsion qui pousse Lady Macbeth à se laver les mains.

Robert Cohn et Jake Barnes, loin de représenter les rôles absolus du mâle et du sous-homme, auraient plus de points communs que de dissemblances. Le thème profond est celui que le titre proclame, c'est la permanence, la valeur indestructible des choses de la terre. La folie des êtres humains est passagère, donc sans importance. La terre, elle, demeure : la nuit et le jour, les saisons, les enfantements, la vie et la mort. Le 19 novembre 1926, Hemingway écrivait à son éditeur, Max Perkins : «*„Le soleil se lève aussi“? Ce n'était pas une satire, creuse ou amère, mais une tragédie, avec, pour héros, la terre demeurant à jamais.*»

Les premières réactions au roman furent mitigées, ce qui est surprenant en regard du respect qui lui fut accordé plus tard. Bien que les critiques du “*New York times book review*”, du “*New York herald tribune books*”, du “*Boston evening transcript*”, du “*Atlantic monthly*”, et du “*Saturday review of literature*” apprécieraient l'oeuvre, les autres journaux et magazines le trouvèrent insatisfaisant. “*Dial*”, qu'Hemingway venait juste de ridiculiser dans une nouvelle, trouva les personnages superficiels et le style monotone. “*Time*” et le “*Chicago tribune*” publièrent des critiques négatives, et même l'ancien journal d'Hemingway, le “*Kansas city star*”, offrit seulement une critique mi figue mi raisin. Plusieurs

lecteurs suggérèrent que *“Le soleil se lève aussi”* avait emprunté à *“The green hat”* (1924) de Michael Arlen, du simple fait que, dans chaque roman, une Anglaise porte un chapeau !

Le passage du temps n’a laissé aucun doute : le premier roman de pleine longueur d’Hemingway fut une remarquable réussite. Depuis les années trente, les critiques l’ont considéré comme un de ses romans les plus mémorable, quelques-uns allant jusqu’à y voir son chef-d’oeuvre.

Il a connu un succès immédiat et a classé tout de suite Hemingway parmi les meilleurs romanciers de sa génération.

“Men without women”

(1927)

“Hommes sans femmes”

Recueil de quatorze nouvelles

“Fifty grand”

“Cinquante mille dollars”

Nouvelle de 50 pages

Jack, un boxeur irlandais de New York, s’entraîne pour un match contre un certain Walcott. Mais il est hargneux et peu en forme car il ne dort pas. La veille du match, il se saoule avec ses acolytes et leur apprend alors que, sûr de perdre, il a parié cinquante mille dollars sur son adversaire. Au cours du match, il domine d’abord Walcott puis subit le martèlement de ses coups dont un qui provoque une hernie. Dans sa colère, il reprend le dessus, mais il se laisse battre, se rappelant les cinquante mille dollars.

Commentaire

Hemingway fut, après Louis Hémon, un des premiers écrivains à avoir exploité le domaine du sport, un des premiers à connaître aussi intimement ce milieu. Le récit présente d’abord le tableau de l’incapacité du boxeur qui, de plus, est antipathique et lui-même convaincu de sa défaite ; cela s’aggrave avec la révélation de sa duplicité et de son unique intérêt pour l’argent (la visite de Morgan et de Steinfeld demeure mystérieuse, à cause du point de vue qui est strictement maintenu) ; mais le match crée une émotion car il pourrait le gagner ; intervient une péripétie inattendue, avant que le boxeur se laisse battre parce que c’est plus payant. La chronologie est linéaire.

Le texte est presque uniquement fait de dialogue, la narration étant très limitée : la description de la campagne du New Jersey est faite en quelques mots. Se déploie évidemment le vocabulaire de la boxe. Cette nouvelle est un bel exemple du réalisme et même du behaviorisme du roman américain dont Hemingway a été l’initiateur : un style journalistique qui se contente d’enregistrer les paroles et les faits sans pénétrer dans le monde intérieur des personnages, sans faire le moindre commentaire. Quant à la traduction, on y trouve de grosses erreurs : «à Jersey» pour «au New-Jersey» - «même à ça» (traduction littérale de «even at that» qui est fréquente au Québec) - «matcher», etc..

La nouvelle nous fait découvrir la corruption du monde de la boxe par l’argent.

Parmi les personnages, seuls comptent, à la rigueur, le narrateur et Jack (qui est antipathique avec sa mauvaise humeur, son racisme, son avarice). Hemingway se refuse à toute psychologie ou, du moins, nous laisse la déduire du constat objectif qu’il fait.

La nouvelle fait réfléchir par l’aperçu qu’elle offre sur la bestialité de la boxe, par la décadence du champion, la fatigue de l’aventurier qui aspire au bonheur familial (déchéance qu’apporte l’âge?), par la condamnation de la cupidité.

“The undefeated”

"L'invincible"

Nouvelle de 59 pages

Manuel, un torero qui sort de l'hôpital, veut absolument du travail mais on ne lui offre qu'une nocturne. Il s'assure les services d'un bon picador qui est à la retraite et qui lui conseille de prendre aussi la sienne. Le taureau est gros et Manuel demande au picador de le «sonner», mais il éventre deux chevaux. Les banderilles sont bien posées. Enfin arrive l'estocade, mais trois fois l'épée est projetée dans les airs. Manuel est blessé, mais, même sur la table d'opération, il ne veut pas qu'on lui coupe sa «coleta». Il se console de sa blessure parce qu'il a «bien marché».

"Banal story"

Nouvelle

Hemingway offre un hommage au fameux torero Maera qui donne sa dernière corrida.

"In another country"

Nouvelle de quatre pages

Le narrateur est, au cours de la guerre, dans un hôpital de Milan où, par un nouveau procédé dans lequel on n'a guère confiance, on tente, à l'aide de machines, de rendre aux membres des soldats blessés leur fonctionnement. Dans son cas, c'est son genou raide qui est ainsi soigné, le médecin lui promettant qu'il pourra de nouveau jouer au football. Après leur traitement, les blessés se rendent au Café Cova, où ils se rendent compte qu'ils sont haïs par les habitants parce qu'ils sont officiers. Le narrateur a reçu des médailles parce qu'il est Américain. Le médecin lui apprend l'italien qui lui semble facile parce qu'il ne se soucie pas de la grammaire. Le médecin lui conseille de ne pas se marier parce que lui-même vient de perdre sa femme, victime d'une pneumonie.

Commentaire

Au milieu de la nouvelle on se rend donc compte que le narrateur est Hemingway, et qu'elle annonçait donc *"L'adieu aux armes"*.

"The killers"

"Les tueurs"

Nouvelle de 18 pages

Un soir, à Chicago, au restaurant "Chez Henry" où se trouve Nick, entrent deux hommes qui se montrent très méprisants avec le serveur, commandent un repas puis soudain menacent tous ceux qui sont présents, déclarant qu'ils sont venus pour tuer un certain Ole Andreson qui devrait venir à six heures. Mais il ne vient pas, ils relâchent leurs prisonniers et partent. Nick va alors prévenir Andreson, mais celui-ci, étendu sur son lit, refuse de rien faire : il s'était mis dans son tort et il en avait assez de fuir. Nick décide de partir.

Commentaire

C'est une intrigue policière qui n'est jamais résolue. La tension insupportable créée par l'apparition des deux tueurs professionnels n'est pas dénouée par leur départ car l'homme qu'ils cherchaient oppose aux avertissements un absurde fatalisme.

La nouvelle a été publiée d'abord dans le "*Scribners Magazine*" en mars 1927.

"Ten Indians"

"Dix Indiens"

Nouvelle de 7 pages

Nick revient de la fête du 4 juillet avec les Garner, et ils trouvent le long de la route neuf Indiens ivres morts. Entre autres propos, on taquine Nick au sujet de son amie, Prudie, dont on dit qu'elle est Indienne, ce qu'il nie. À la maison, il est accueilli par son père qui lui dit avoir vu celle-ci s'amusant avec un autre. Nick s'endort en pensant qu'il a le cœur brisé. Mais, le lendemain, il l'a déjà oubliée.

"Hills like white elephants"

Nouvelle

Un jeune couple a une subtile, torturante discussion sur l'avortement.

"Now I lay me"

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle annonce "*L'adieu aux armes*".

"Today is Friday"

"C'est aujourd'hui vendredi"

Nouvelle de 7 pages

Dialogue entre trois légionnaires romains qui sont chez un marchand de vin hébreu. Ils viennent de crucifier le Christ et l'un d'eux se sent «*mal foutu*», empreint de commisération à l'égard du supplicié.

Commentaire sur le recueil

Brèves, grinçantes, provocantes et subtilement expressives, ces nouvelles montrent l'émergence du jeune écrivain qui commença à traiter les thèmes qui allaient occuper ses oeuvres ultérieures : les hasards de la guerre, les relations souvent difficiles entre hommes et femmes, le sport et l'esprit sportif. On y trouve peu de femmes, mais elles sont impétueuses. Il y a surtout toute une brochette de types masculins : soldats, toreros, gangsters et boxers. Nick apparaît d'abord comme un soldat en Italie, puis comme un adolescent à Summit (Illinois), puis comme un garçon plus jeune au Michigan, un homme marié en Autriche, et de nouveau comme un soldat en Italie.

En 1927, Hemingway divorça d'Hadley et épousa Pauline dans une cérémonie catholique car elle l'était tandis que lui prétendit avoir été baptisé par un prêtre italien alors qu'il était ambulancier. Se sentant toujours coupable, il rédigea un nouveau testament où il accordait tous ses droits d'auteur sur ses livres présents et à venir à son fils, John Hadley. Pauline et Hemingway passèrent leur lune de miel de trois semaines dans une petite pension du Grau-du-Roi, un petit port de pêche du sud de la France où ils profitèrent de la mer, du soleil, nagèrent et pêchèrent jusqu'à ce qu'il se coupe gravement le pied qui fut infecté par l'anthrax. Il passa alors par une période de dépression, désespéré aussi qu'il était d'avoir à quitter Paris pour revenir aux États-Unis, Pauline, qui était enceinte, voulant avoir son bébé outre-Atlantique. Ils s'établirent à Key West, en Floride, dont il était tombé amoureux, l'appelant «*un paradis*» où il s'adonna à la pêche et à l'écriture, tout en buvant avec assiduité, poursuivi par ce qu'il appelait le «*remords gastrique*». Il séjourna pour la première fois à Cuba. À La Havane, il fréquenta le fameux bordel de Chiquita Cruz et des bars où on lui concoctait le non moins fameux Mojito (on écrase huit feuilles de menthe, un demi-citron vert et deux cuillerées à soupe de sucre de canne au fond d'un verre highball ; on ajoute de la glace pilée ; on verse deux mesures et demie de rhum blanc ; on remue ; on ajoute un peu d'eau de Seltz !). Il aurait alors été engagé par le gouvernement des États-Unis pour lui donner des informations sur l'emprise de la mafia sur le pays, mais il aurait ainsi plutôt découvert les pratiques douteuses du F.B.I. et s'en serait fait ainsi un ennemi qui allait le tourmenter sans cesse.

En 1928, le père d'Hemingway se suicida d'un coup de feu dans la tête. Sa mère lui envoya le revolver Smith and Wesson accompagné d'un gâteau au chocolat : il jeta l'arme dans un lac du Wyoming. Il sut donc ne pas s'arrêter sur cette mort.

Il publia un roman qu'il avait écrit en partie au château de Chillon :

“A farewell to arms”

(1929)

“L'adieu aux armes”

Roman de 315 pages

En cet automne 1916, vue de Gorizia, petite ville située au nord de Trieste, à l'extrême limite de l'Italie, la guerre ne semble pas très méchante. Elle se réduit à l'écho assourdi de quelques lointains coups de canon. Le lieutenant Frederick Henry, un Américain qui, par jeunesse, insouciance et goût du sport, s'est engagé dans l'armée italienne, y mène, entre ses ambulances, son mess, le vin et les femmes, une vie assez agréable. Il s'est lié d'amitié avec ses compagnons d'armes, et notamment avec le major Rinaldi et avec l'aumônier de l'unité. À mesure que l'hiver s'installe, les coups de canon se font de plus en plus rares. On lui accorde quartier libre pour l'hiver. Il en profite pour se baguenauder de plaisir en plaisir à travers la péninsule. Revenu au front, il lie connaissance avec Catherine Barkley, une jeune infirmière anglaise qui a perdu son fiancé peu de temps auparavant. Il feint de l'aimer, mais il ment. Elle feint de le croire, mais ne le croit pas.

Sur ces entrefaites, la guerre se réveille par une offensive sur la Piave. À peine a-t-il le temps d'en parler avec ses hommes et de découvrir combien vigoureusement ils la haïssent. Il est blessé le premier soir, alors qu'il partageait avec eux un maigre repas de macaronis et de fromage. On l'évacue dans un petit hôpital américain de Milan. Le hasard veut qu'il y retrouve son Anglaise. Il y a entre elle et lui une complicité telle qu'il se met à l'aimer, étant amoureux pour la première fois de sa vie. Son genou se rétablit lentement. C'est l'été. Il a de l'argent. Il réapprend à marcher. Avec des béquilles d'abord, puis avec une simple canne. Ils passent ensemble quelques semaines idylliques au milieu de l'incohérence et de l'absurdité du monde qui les entoure. Mais les plus beaux étés ont une fin. Et, au moment où le jeune homme, guéri, doit revenir au front, Catherine lui apprend qu'elle est enceinte.

Là-bas les choses ont beaucoup changé. Il n'est plus du tout question de jouer. On se bat, durement. La lassitude est si profonde qu'elle accable et décourage. Hanté par le spectacle de la souffrance que cause la guerre, l'aumônier est amer, presque révolté. Le major Rinaldi, qui était le meilleur ami

d'Henry, passe ses jours et ses nuits à opérer les blessés. Il craint d'avoir la syphilis. Le vin continue d'enivrer, mais n'égaie plus. Les plaisanteries traditionnelles agacent sans amuser. Pourvu au moins que les Autrichiens, l'hiver venant, renoncent à attaquer encore. Ils vont sûrement devoir y renoncer. Mais sait-on jamais? Ils sont devenus si hargneux.

Henry est envoyé en pleine montagne. Il n'y est pas plus tôt qu'un mouvement de retraite s'amorce. Ses trois chauffeurs et lui rentrent à Gorizia, où ils parviennent épuisés de fatigue. La ville achève de se vider. Il ne trouve, griffonné en hâte et épinglé à un mur du mess, qu'un mot lui enjoignant d'évacuer le reste du matériel au lieu où l'armée doit en principe se regrouper. Plus facile à ordonner qu'à faire. Il y a sur la route une telle cohue (c'est la célèbre retraite de Caporetto) que les voitures n'avancent que par à-coups, et fort lentement. Quelle effroyable boucherie ce serait si les ennemis se mettaient à y jeter des bombes. Il paraît plus raisonnable de s'aventurer sur des chemins de traverse que de continuer à s'exposer ainsi. Mais une des ambulances s'enlise. Les sergents qui, espérant gagner du temps, y avaient pris place, refusent d'aider à la dégager. Ils s'enfuient. Furieux, Henry en tue un. Les chemins de traverse ne mènent ni à la ville ni à une autre route, ils se perdent dans les cours de fermes comme les fleuves dans les sables. Il faut se faire une raison, abandonner les ambulances, poursuivre à pied. Une balle perdue fauche celui qui était peut-être le meilleur des trois soldats. Pris de panique, un de ses camarades déserte. Il part vers le Nord se constituer prisonnier. Après avoir longtemps marché au hasard, le lieutenant et le chauffeur qui lui reste retrouvent la grand-route. Sur un pont, des hommes armés fidèles aux principes arrêtent, pour abandon de poste, les officiers qu'ils reconnaissent. Ils les conduisent dans un pré, procèdent à un simulacre de jugement et les fusillent. Henry est considéré comme un espion à cause de son accent étranger. Il échappe de justesse à ce sort en se jetant dans la rivière voisine au moment où il allait comparaître devant le soi-disant tribunal. C'est alors que, dans une prise de conscience brutale des événements et de la duperie qu'ils représentent, il considère que son contrat avec l'armée italienne est rompu et conclut une « *paix séparée* ». Il ne veut plus rien avoir à faire avec elle.

Il s'enfuit vers Milan, caché dans un wagon de marchandises, puis se débrouille pour rejoindre son infirmière, qui passe des vacances à Stresa. Endroit innocemment, mais bien choisi puisqu'il suffit pour franchir la frontière suisse de gagner l'extrémité nord du lac. Avant qu'Henry ait eu le loisir de mettre cette petite expédition au point, un garçon de l'hôtel, avec qui il a sympathisé, l'avertit que son arrestation est imminente et lui prête une barque. Pendant sept heures, il rame avec acharnement. À l'aube, il est au large d'une petite ville. Il se rapproche. Il distingue des uniformes suisses. Désormais c'est la tranquillité et la joie. L'hiver fait pendant à l'été. Retirés dans un chalet, ils vivent quelques mois de grand bonheur dans la pureté de la montagne, attendant leur enfant. Mais la jeune femme meurt dans une maternité de Lausanne à la suite d'un accouchement difficile, l'enfant étant mort lui aussi. Henry reste seul sous la pluie.

Commentaire

Le sujet est autobiographique : Hemingway, comme son héros, Frederick Henry, fut ambulancier dans l'armée italienne, blessé, puis soigné dans un hôpital militaire de Milan. Catherine représenterait l'infirmière Agnès von Kurowsky, Hemingway n'étant pas encore libéré de ce qui avait été son premier grand amour.

C'est un excellent roman de guerre, qui en montre l'absurdité, où la confusion tragique de la retraite de Caporetto est racontée dans des pages dignes de Stendhal, et où reviennent les thèmes de l'amour et de la mort qui, sous diverses formes, hantent l'œuvre de Hemingway. Son art consista à traiter un sujet romantique d'une façon qui ne l'est pas. Cela crée un contraste extrêmement séduisant et entraîne l'adhésion des lecteurs les plus désabusés.

Au début de 1917, Henry ne croyait pas à l'amour; en revanche la guerre lui semblait être un sport assez amusant. À la fin de cette même année, il s'était rendu à l'évidence de l'amour et avait fui l'inutile et bête cruauté de la guerre. L'auteur rendit cette évolution d'autant plus sensible que, n'ayant recours ni à l'analyse ni à de grands mots, il s'en tint rigoureusement au concret et au quotidien. Si Henry a changé, c'est qu'il a vécu et appris. Le roman se borne à nous faire voir ce qu'il voit et

constater ce qu'il constate ; on suit le personnage pas à pas et on est ainsi amené tout doucement, sans cahots, à s'intéresser ou même à s'identifier à lui.

Enfin et surtout, le style de Hemingway a une aisance lisse qui ne sent pas l'effort. Il avait un tel souci d'une prose pure qu'il a réécrit trente-neuf fois le dernier chapitre.

Le roman remporta un immense succès.

Une adaptation théâtrale fut présentée à New York pendant trois semaines seulement. Mais les droits cinématographiques furent vendus pour vingt quatre mille dollars.

Le bébé de Pauline fut appelé Patrick. Hemingway, qui eut en 1930 un grave accident de voiture, était soucieux au sujet de sa santé, en particulier par l'affaiblissement de son oeil. En 1931, Pauline eut un autre bébé, Gregory Hancock.

Hemingway, tombé amoureux de l'Espagne, y séjourna souvent, se passionna pour la corrida, devint même un « *aficionado* » et écrivit :

“Death in the afternoon”

(1932)

“Mort dans l'après-midi”

Essai

Prenant pour thème essentiel les corridas, leur signification et leurs rites, Hemingway médite à leur propos sur toutes choses, et particulièrement sur la mort. Les développements techniques sont interrompus constamment par des digressions philosophiques ou par de brefs dialogues avec une vieille dame en quête d'informations pittoresques sur la tauromachie. Hemingway montrait que la corrida, loin d'être un bain de sang, est une véritable œuvre d'art du risque qui nous fait comprendre que la vie n'est rien sans la conscience de la mort.

Commentaire

C'est fasciné par le combat sanguinaire, glorieux et impitoyable du toréador contre la bête qu'Hemingway élaborait son fameux style mordant et musculeux. C'est l'Espagne entière qui est évoquée dans cet ouvrage, en liaison avec les problèmes intimes de l'auteur.

“Winner take nothing”

(1933)

“Le gagnant ne gagne rien”

Recueil de quatorze nouvelles

“A clean, well-lighted place”

“Un endroit propre et bien éclairé”

Nouvelle

Un garçon de café est une mécanique au service du client. Son seul credo s'exprime dans cette prière : « *Notre nada qui êtes au nada, nada soit votre nom et nada votre règne, comme nada votre volonté...* »

Commentaire

C'est sans doute la nouvelle la plus révélatrice du recueil.

Commentaire sur le recueil

Hemingway y donna son ensemble le plus achevé et le plus significatif, tous les textes de ce recueil développant, dans un style d'une concision aussi efficace qu'éclatante, l'idée de l'échec inévitable et de la toute-puissance du néant. On a pu dire que, montrant ici l'inutilité de sa propre mythologie de l'instant et de l'action violente, il n'avait pas écrit de livre plus personnel, plus intime et plus désespéré.

En 1933-1934, pendant sept mois, Hemingway et Pauline firent une expédition de chasse au lion en Afrique, où il tomba malade mais qui lui permit d'écrire :

"Green hills of Africa"
(1935)
'Les vertes collines d'Afrique'

Reportage

En compagnie du guide professionnel Jackson Phillips et de nombreux indigènes, Hemingway et Pauline traquent les grands fauves à travers la brousse.

Commentaire

Comme dans *'Mort dans l'après-midi'*, les méditations de l'auteur, les dialogues avec ceux qui l'entourent (et notamment avec un Autrichien nommé Kandinsky, rencontré par hasard) constituent l'essentiel de l'ouvrage.

Hemingway devint désormais un personnage public qui dut opérer la difficile conciliation du vedettariat et de la création littéraire.

En 1934, il rencontra Marlène Dietrich sur le paquebot "Île-de-France", mais cela ne déboucha que sur un copinage spirituel. Il allait lui donner plusieurs manuscrits à relire.

Il acquit un bateau, le "*Pilar*" sur lequel il passa des mois à la pêche avec ses amis, laissant Pauline seule avec ses deux garçons. Il remporta un tournoi de pêche à Bimini, petite Île des Bahamas, ce qui mécontenta les indigènes auxquels Hemingway répondit par un défi sur un ring de boxe où il battit tous ses adversaires.

En 1935, il élit domicile à Bimini.

En 1936, il rencontra la journaliste Martha Gellhorn et commença une idylle avec elle. Ils décidèrent d'aller ensemble en Espagne couvrir la guerre civile pour "*The North American newspaper alliance*". Il collabora d'abord à un film soutenant la cause des républicains, "*Spain in flames*".

“To have and have not”

(1937)

“En avoir ou pas”

Roman de 250 pages

Alors que sévit la crise des années trente, Harry Morgan, qui est un pêcheur de Key West (Floride), possède un bateau rapide qu'il loue le plus souvent aux riches « sportsmen », désireux de pêcher en haute mer. Mais la malchance le poursuit, comme elle poursuit la plupart de ceux qui « *n'en ont pas* ». À demi ruiné à La Havane par un client qui est parti sans le rétribuer après avoir perdu ses lignes, il recourt à divers expédients illégaux pour faire vivre sa femme et ses enfants. Sérieusement blessé par les douaniers lors d'un voyage de contrebande, ayant perdu un bras et un autre bateau, il accepte enfin de transporter des révolutionnaires cubains, qui abattent son second dès qu'ils sont au large et s'apprêtent à lui faire subir le même sort. Il liquide ses inquiétants passagers à la mitrailleuse, mais est mortellement touché par le dernier survivant. En contrepoint de ce destin d'aventurier solitaire, sont évoqués les riches oisifs de Key West qui sombrent dans l'alcool, la corruption et l'ennui.

Commentaire

Ce roman bref, divisé en trois récits, dénonçait le crime dans la société capitaliste.

À partir de 1936 et de la publication d’*“En avoir ou pas”*, Hemingway abandonna anarchisme et désespoir pour se préoccuper de justice et d'engagement social. En 1937 et 1938, lui et Martha furent en Espagne, où ils travaillèrent avec Dos Passos, Lillian Hellman et d'autres, à un second film de propagande, *“The Spanish earth”*, qui fut projeté à New York et au président Roosevelt à la Maison-Blanche pour lever des fonds pour le service ambulancier des républicains. Le soutien d'Hemingway à la cause des loyalistes fit de lui un porte-parole de la lutte anti-fasciste. En juin 1937, il prononça son seul discours, *“Le fascisme est un mensonge,”* à l’*“American writers' congress”*. À Madrid, sous les bombardements, il écrivit :

“The fifth column”

(1937)

“La cinquième colonne”

Pièce de théâtre en trois actes

Le titre vient d'une formule, née alors, selon laquelle Franco avait quatre colonnes militaires avançant sur Madrid et une cinquième se trouvant à l'intérieur de la ville, prête à frapper quand le temps en viendrait. Le héros, Philip Rawlings, correspondant de guerre américain est aussi un agent secret qui travaille avec le contre-espionnage des loyalistes pour piéger cinq membres de la cinquième colonne qui s'emploient à saper la défense de Madrid. Il a une aventure avec Dorothy Bridges, qui est, elle aussi, correspondante de guerre. Bien qu'elle ne voie pas pourquoi Philip ne devrait pas poursuivre sa carrière, il lui dit que le monde doit souffrir de cinquante années de « *guerre non déclarées* » et que son engagement dans le combat contre le fascisme doit dépasser son engagement pour le journalisme et même pour son art.

Commentaire

La pièce met en relief le double rôle que doit jouer le journaliste et écrivain en temps de guerre, position contraire à celle qu'Hemingway avait défendue dans *“Mort dans l'après-midi”* et dans *“Vertes collines d'Afrique”* selon laquelle l'écrivain devait éviter la politique. L'action qui se passe a lieu hors-

scène et doit être déduite de l'état de Philip Rawlings quand il revient de ses missions. Il est physiquement épuisé et couvert de boue ; mentalement, il souffre d'insomnie à cause des horreurs qu'il a vues dans son travail d'agent secret. Il ressemble évidemment à Hemingway, et Dorothy Bridges à Martha Gellhorn.

La propension qu'il montrait à d'abondants dialogues dans ses nouvelles et ses romans semblait impliquer qu'il puisse devenir un dramaturge à succès. Mais il rencontra des difficultés pour produire sa pièce (elle allait avoir, en 1940, après une adaptation par Benjamin Glazer, une courte carrière à Broadway, car, la guerre étant terminée, elle avait perdu son principal intérêt) et il la publia en 1938 avec des nouvelles auprès desquelles elle parut plus faible :

"The fifth column and the first forty-nine stories"

(1938)

Recueil de textes

Commentaire

Il réunissait sa pièce de théâtre, toutes les nouvelles déjà publiées et d'autres qui l'étaient pour la première fois, qui avaient été composées à différentes périodes à partir d'expériences personnelles intenses (la guerre, la chasse, la corrida, la violence subie ou observée) :

'An alpine idyll'

Nouvelle

'Che ti dice la patria?'

Nouvelle

'A simple enquiry'

Nouvelle

'A canary for one'

Nouvelle

'A pursuit race'

Nouvelle

'A natural history of the dead'

Nouvelle

“God rest you merry, gentlemen”

Nouvelle

“After the storm”

Nouvelle

“The light of the world”

“La lumière du monde”

Nouvelle de 9 pages

Le narrateur et son ami, deux jeunes gens, passent dans une ville du Nord des États-Unis, sont d'abord étonnés par la méfiance dont fait preuve un barman puis, à la gare, par le comportement d'autres gens, parmi lesquels des prostituées dont l'une prétend avoir connu un boxeur célèbre, ce que conteste une autre qui est d'une grosseur phénoménale.

“The sea change”

Nouvelle

“A way you'll never be”

Nouvelle

“The mother of a queen”

Nouvelle

“One reader writes”

Nouvelle

“Homage to Switzerland”

“Hommage à la Suisse”

Nouvelle de 16 pages

Chacune des trois parties présente un Américain dans une gare suisse. Celui de la première s'amuse à proposer à la serveuse de coucher avec lui tout en sachant fort bien qu'il n'y a pas de chambre. Celui de la deuxième offre du vin à des porteurs pour essayer de se consoler de ce que sa femme ait demandé le divorce. Celui de la troisième converse avec un Suisse qui est très fier d'être membre de la “National Geographic Society”.

‘‘A day’s wait’’
“Une journée d’attente”

Nouvelle de 4 pages

Le jeune fils du narrateur se sent mal. Il a cent deux de fièvre et le médecin lui prescrit des médicaments pour combattre la grippe. Le père sort pour chasser dans les environs qui sont glacés. Quand il rentre, l’enfant est prostré : il croit qu’il va mourir parce qu’à l’école on lui a appris qu’on meurt à quarante-quatre de fièvre : il ignore qu’il y a deux systèmes de mesure de la température.

“Old man at the bridge”
“Le vieil homme près du pont”

Nouvelle de 3 pages

Pendant la guerre d’Espagne, le narrateur qui s’occupe du passage par un pont des derniers réfugiés qui fuient devant l’avance des fascistes remarque un vieil homme qui reste assis et qui ne fait que se préoccuper des quelques bêtes qu’il a laissées derrière lui.

Commentaire

La nouvelle montre succinctement les terribles effets d’une guerre civile sur la population.

‘‘Wine of Wyoming’’

Nouvelle

‘‘The gambler, the nun, and the radio’’

Nouvelle

‘‘Fathers and sons’’

Nouvelle

“The short happy life of Francis Macomber”
“L’heure triomphale de Francis Macomber”

Nouvelle de 46 pages

Francis et Margot Macomber, les riches clients du guide chasseur professionnel Robert Wilson qui font avec lui un safari en Afrique, ont un mariage malheureux auquel ils ne renoncent pas parce qu’il est trop riche et qu’elle est trop belle. Francis est félicité par Wilson pour avoir abattu un lion, mais sa femme le méprise. L’événement est raconté ensuite et il apparaît que Macomber a eu peur, a fui lâchement devant ce lion blessé. Possessive et dominatrice, elle compte utiliser cette lâcheté pour se le soumettre totalement. Pour commencer, le soir même, elle partage le lit de leur compagnon de chasse, Wilson, sûre que Macomber, maté, n’osera rien dire. Mais, le lendemain, c’est à des buffles qu’ils s’attaquent et, s’il les poursuivent en voiture, Macomber, soudain transformé, n’a plus peur, en

abat plusieurs. Il déclare que dorénavant il ne sera plus effrayé par rien. Alors, pour ne pas prolonger son « *heure triomphale* », sa femme, en faisant semblant de tirer sur la bête qui le menace lui envoie une balle dans la tête. Wilson l'accuse de meurtre, mais accepte tacitement de déclarer que ce fut un accident.

Commentaire

Hemingway utilisa ses souvenirs de son safari africain, de personnes qu'il avait connues, mais l'intrigue était une pure oeuvre d'imagination. Brèves, sèche incisives, les phrases donnent à cet épisode de la guerre des sexes une férocité presque insoutenable.

La fin a été interprétée de trois façons différentes par les critiques : pour certains, l'acte fut un meurtre délibéré commis par une femme qui craignait un époux devenu brave, qui se rendait compte que le fragile équilibre des forces dans leur mariage avait été rompu, cette fois en faveur de son mari ; pour d'autres, le coup fut un accident survenu alors que Margot essayait de l'aider à tuer le buffle ; les plus subtils y virent une sorte d'acte manqué freudien, un acte de violence inconscient commis par une Margot qui, consciemment, voulait aider son mari. Hemingway lui-même, dans un essai écrit tard dans sa vie et publié posthument, déclara qu'il ne savait pas si l'acte était un meurtre délibéré ou non, tout en laissant entendre que ce ne pouvait être un accident.

“The capital of the world”

“La capitale du monde”

Nouvelle de 17 pages

À la pension Luarda, à Madrid, habitent des matadors qui sont sur le déclin parce qu'ils sont malades, que leur style est passé de mode ou qu'ils ont peur. Mais, parmi les garçons de service, le jeune Paco, qui arrive de sa campagne, veut toréer, en dépit des avertissements d'un autre qui lui souligne le danger qu'est le taureau et qui lui propose d'en faire un simulacre avec deux couteaux fixés aux pieds d'une chaise brandie. Paco s'empale sur un couteau, son artère fémorale est fendue et il va mourir tandis que la vie continue autour de lui.

Commentaire

La nouvelle n'a rien à voir avec la guerre civile, mais le thème, qui est celui de l'opposition entre l'illusion et la réalité, peut être considéré comme y étant une allusion. Paco meurt « *plein d'illusions* », comme beaucoup de combattants républicains vont mourir victimes de leurs illusions idéologiques.

“The snows of Kilimandjaro”

“Les neiges du Kilimanjaro”

Nouvelle de 35 pages

Harry, le narrateur, un écrivain américain qui a vécu une vie aventureuse et dangereuse, est venu avec Hélène, sa femme, qui est riche, faire un safari auprès du Kilimandjaro. Une de ses jambes, qui a été égratignée par une épine, est gravement atteinte par une gangrène foudroyante. Le seul véhicule du camp est en panne. Un avion doit venir le chercher. Dans l'attente, alternativement, il accuse injustement sa femme dont l'argent lui a permis de devenir paresseux et de perdre son élan artistique, et il compose mentalement les sujets sur lesquels il aurait dû écrire, qui auraient fait de lui autre chose qu'un écrivain raté, et qui s'inscrivent en italiques : la maison de l'enfance, des scènes de guerre, Paris et d'autres lieux d'Europe. Mais il sent la mort s'approcher. Il semble alors que l'avion soit venu le chercher et le conduise tout droit vers l'immense et fascinante masse blanche du

Kilimandjaro, appelé par les Masais «*la maison de Dieu*». Il comprend soudain que cette blancheur est son but Mais c'est un rêve : il est mort.

Commentaire

“*Les neiges du Kilimanjaro*” ont plus de racines autobiographiques que “*L'heure triomphale de Francis Macomber*”, et l'imagination d'Hemingway les transcende puissamment. Comme Harry, Hemingway était marié à une femme riche et n'avait pas publié récemment d'oeuvres qui puissent être comparées aux nouvelles et aux romans de sa première période. Comme Harry, Hemingway souffrit d'une douloureuse menace à sa santé, une dysenterie, alors qu'il était en safari. Il fut soigné dans un hôpital de Nairobi après avoir été évacué du camp dans un petit avion. La dégradation de la jambe gangrénée symbolise la dégradation du talent de l'écrivain. Ironiquement, il a gardé les meilleures histoires qu'il connaissait dans l'attente du moment où le développement de son talent lui permettrait de leur rendre justice. Maintenant, elles ne seront jamais écrites. Sa principale préoccupation, alors que la mort approche, n'est pas la mort physique mais la possibilité pour lui d'accéder à l'immortalité littéraire. Le rêve final du vol vers la maison de Dieu (l'Olympe?) suggère que ses efforts imparfaits pour mériter une réputation durable ont été couronnés de succès. Ou c'est simplement une illusion que son esprit crée pour le reconforter? La nouvelle traite puissamment un thème qu'Hemingway avait déjà traité ailleurs, celui de la responsabilité qu'a l'écrivain de développer son talent dans toutes ses potentialités.

Relativement longue, la nouvelle est menée avec une économie de moyens et une puissance ramassée qui lui confèrent une tension tragique digne des grandes œuvres. C'est une des meilleures nouvelles écrites en anglais.

Commentaire sur le recueil

Les nouvelles d'Hemingway traduites en français ont été réunies dans des recueils qui ne tiennent compte ni des titres ni de la disposition des recueils originaux : “*Cinquante mille dollars*” (1928) ; “*Dix Indiens*” (1946) ; “*Paradis perdu*” (1950) ; “*Nouvelles et récits*” (1963) ; “*Les aventures de Nick Adams*” (1977).

Bien qu'Hemingway ait écrit dans sa préface qu'il voulait publier vingt-cinq autres nouvelles, ce fut le dernier recueil publié de son vivant.

Ayant été séduit par l'écrivaine Martha Gellhorn qui était venue l'interviewer, il obtint le divorce de Pauline, de nouveau se sentant coupable, et épousa Martha Gellhorn.

Comme envoyé spécial, il vécut la guerre civile espagnole du côté républicain, sans savoir qu'il était surveillé par le F.B.I.. Il collabora alors au film de Joris Ivens, “*Terre d'Espagne*”.

Il relata sa propre épopée dans :

“*For whom the bell tolls*”

(1940)

“*Pour qui sonne le glas*”

Roman de 490 pages

Robert Jordan est un journaliste américain amoureux de l'Espagne. La guerre civile ayant éclaté, il s'engage du côté des républicains. Comme on l'a chargé de faire sauter un pont stratégique près de Ségovie, dans la sierra de Guadarama, il rejoint des guérilleros avec lesquels il vit dans la maison de Pilar, une forte femme qui incarne l'Espagne éprise de liberté. Les hommes : Pablo, mari de Pilar, Augustin, Fernando, le Gitan, Rafael et Andrés, sont des personnages secondaires. Mais il y a aussi

Maria, une jeune fille que Pilar a sauvée après qu'elle eut été violée par les franquistes. Jordan partage la vie du maquis et tombe amoureux de Maria. Comme la mort ils la sentent toute proche et il leur faut donc vivre leur amour intensément en quelques jours. Les franquistes attaquent et déciment le maquis voisin. Jordan comprend que faire sauter le pont ne servira à rien. Toutefois l'état-major décide l'offensive. Jordan accomplit sa mission, mais se casse une jambe au cours de l'opération. Il ordonne aux autres de fuir et reste seul à la lisière de la forêt, se sacrifiant pour préserver les autres. Il attend l'ennemi. Il voudrait vivre, mais il accepte sa mort parce qu'elle servira quand même à quelque chose.

Commentaire

Le ton de ce roman est réaliste et lyrique à la fois, car Hemingway a renoncé à la sécheresse efficace qui lui était habituelle, pour restituer parfois le mouvement même de la « condition humaine » dans le jeu de l'amour et de la mort, ses effets d'une rare puissance étant affaiblis par des accès de romantisme sentimental. Les thèmes sont la nécessité de la solidarité universelle, de la fraternité humaine (en épigraphe on lit : « *Nul homme n'est une île [...] Ainsi donc, n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas : il sonne pour toi* », extrait d'un poème de John Donne), la victoire dans la défaite. Cette oeuvre peut passer pour la somme du généreux idéalisme des intellectuels des années trente et de leur besoin d'engagement et de rachat, le livre d'une génération en révolte contre le fascisme.

Robert Jordan, le héros antifasciste, réunit l'esprit chevaleresque, le sens du devoir, la compétence reconnue dans les opérations secrètes, dans le maniement des explosifs et l'art de la guerre. Il est animé par une hantise de la capitulation qui lui fait préférer être tué ou se suicider plutôt que de tomber entre des mains ennemies.

Cinq cent mille exemplaires ayant été vendus dans les cinq premiers mois, ce fut le premier grand succès populaire d'Hemingway qui, justement, passait pour s'y racheter de son ancienne réputation de cynisme.

Les communistes le condamnèrent parce qu'il avait osé y mettre en cause André Marty.

En 1943, le roman a été adapté au cinéma par Sam Wood, avec Gary Cooper et Ingrid Bergman.

En janvier 1941, quand Hemingway et Martha Gellhorn partirent en Extrême-Orient pour « couvrir » la guerre de Chang Kaï-Shek contre le Japon, leur relation était déjà tendue, car il ne pouvait pas s'accorder avec une femme qui avait une carrière.

Grâce aux droits de "*Pour qui sonne le glas*", il avait acheté une maison à Cuba, la "Finca Vigia" (« La vigie »). Il y vécut la plupart du temps seul, car Martha fut reporter en Angleterre pendant la Seconde Guerre mondiale. Quand, en 1942, les États-Unis devinrent les alliés de la Grande-Bretagne, Hemingway créa la "*Crook Factory*", une entreprise privée qui se donna la mission de surveiller les factions pro-nazis à Cuba. Ses agents, pêcheurs, prêtres, garçons de café, souteneurs et prostituées, recueillirent des informations sur les phalangistes espagnols. En avril 1943, la "*Crook Factory*" fut annexée par les services secrets des États-Unis et, afin de dévaloriser aux yeux de l'opinion américaine les efforts d'Hemingway contre le fascisme, le F.B.I. tenta de le lier aux organisations communistes ou au parti lui-même, Hoover, son chef, le considérant comme l'ennemi public no 1. Hemingway s'embarqua alors pour deux ans à bord de son bateau, le "*Pilar*", pour se livrer à la chasse aux sous-marins allemands qui rôdaient dans la région, ne touchant terre que pour se réapprovisionner en nourriture et en carburant.

En mars 1944, il vint en Angleterre à la demande de Martha. Peu après son arrivée, il fut impliqué dans un autre accident de voiture, et plusieurs journaux rapportèrent sa mort.

En mai 1944, à Londres, il rencontra Mary Welsh, et tomba amoureux d'elle. Aussi la relation avec Martha s'envenima-t-elle.

Correspondant du journal "*Colliers*", de juin à décembre, il couvrit les opérations en Europe, accompagna l'armée d'Eisenhower des plages de Normandie jusqu'à Berchtesgaden. Il était officiellement attaché à la troisième armée avec le grade de capitaine, mais il fit aussi des

reconnaisances et des bombardements avec la R.A.F.. Il participa à la bataille pour Paris d'août 1944 et, envahi par l'euphorie, décrivit, sur sa Remington plate, la charge héroïque de la délivrance et chanta une ode à la joie : « *Toute la population nous donna l'accolade, nous offrit du vin.* ». Il rencontra alors de nouveau Marlène Dietrich au Ritz, et elle dut le rabibocher alors que, ivre, il avait bousillé à coups de revolver les toilettes de sa chambre, avec sa maîtresse du moment.

Passant par Toussus-le-Noble et Saclay, Rambouillet et Saint-Rémy-lès-Chevreuse, il commenta : « *Foules qui acclament. On nous offre des carafes de cidre.* » Le récit de cette euphorique et mortelle randonnée est étonnant d'ivresse, d'élan, d'enthousiasme, de joie pure, avec des bouffées de peur subtile à un carrefour, d'énerverment. S'y mêlent GI épuisés et jeunes filles ardentes, brassées de fleurs et balles traçantes. Ses articles étaient un prétexte pour rester sur le front où il s'engagea à ce point dans de réels combats qu'il passa en cour martiale pour avoir violé la convention de Genève. Mais il fut acquitté et put rejoindre la quatrième division d'infanterie pour livrer de féroces combats dans le Hurtgenwald en novembre-décembre 1944. Mais, dès que les Américains s'approchèrent du Rhin, il s'assombrit.

1945 fut une année terrible. Au début de janvier, il était de retour à Paris avec Mary Welsh. Il mesura alors parfaitement le changement d'ambiance et le retour à la vie quotidienne d'un peuple qui ne pouvait pas vivre seulement des cigarettes et du chewing-gum distribués par les soldats alliés. Son style se fit alors moins électrique ; la tristesse le gagna et allongea sa phrase qui s'émailla de curieuses ombres, prit des épaisseurs ; il passa de « *Paris est une fête* » au « *Crépuscule des dieux* ». Le Rhin devint le Styx, puis ils pénétrèrent dans la sombre forêt germanique et se heurtèrent au fanatisme des derniers combattants nazis. Tout devint de plomb, livide, obscur, incertain. Les routes étaient encombrées de cadavres qui menaient vers la sépulcrale tanière bavaroise de Hitler et vers les camps, les terribles charniers. Aussi aux ruines matérielles s'ajouta cette blessure morale qui nous hante encore aujourd'hui. « *L'Histoire se faisait chaque jour, on ne la percevait pas. Elle se fondait dans une vaste nébuleuse formée de poussière et de fatigue, de l'odeur de bétail mort et de la terre éventrée par le T.N.T., du grincement des tanks et des bulldozers, des craquètements intermittents et secs des pistolets-mitrailleurs allemands, secs comme le bruissement d'un crotale [...] L'Histoire, pour le moment, c'étaient les vieilles boîtes de ration K, les terriers vides, les feuilles mortes [...], des soldats morts le long des routes, dans les haies et les vergers, des équipements allemands éparpillés partout, des chevaux allemands errant dans la campagne, et aussi nos morts et nos blessés que l'on évacuait sur des Jeep, attachés deux par deux.* »

Il ne resta pas en Europe pour le jour de l'armistice et était à la "Finca Vigia" en mars. Se sentant de nouveau coupable de l'échec de son mariage avec Martha, il sombra dans l'alcool et, un jour où il avait bu trop de daiquiris, il connut un autre sérieux accident de voiture. Ayant obtenu son divorce le 14 mars 1946, il put épouser Mary Welsh.

Il commença à travailler à deux projets : celui qui allait aboutir au "*Jardin d'Éden*" et celui qui allait donner "*Îles à la dérive*". Mais sa santé se détériorait tandis que sa consommation d'alcool augmentait. Les décès de plusieurs de ses proches, parmi lesquels celui de sa deuxième femme, Pauline Pfeiffer, de sa mère et de son éditeur, Charles Scribner, l'amenèrent à considérer sa vie et à envisager sa propre mort. Un voyage fait avec Mary dans le nord de l'Italie lui permit de revivre les jours où il fut conducteur d'une ambulance.

En 1949 commença une correspondance entre Hemingway et Marlène Dietrich. L'échange fut passionné : « Je crois qu'il est temps pour moi de te dire que je ne cesse de penser à toi », écrivit-elle. « *Chaque fois que je passe les bras autour de tes épaules, je suis chez moi* », lui répondit-il. « *Que veux-tu dans ta vie? Briser le cœur de tout le monde pour quelques sous? Tu peux déjà briser le mien pour rien.* » Pourtant, ces deux grands séducteurs ne furent jamais amants. « *Nous avons été victimes d'une passion désynchronisée* », se justifia Hemingway, qui n'hésitait pas cependant à inscrire celle qu'il appelait « *la Boche* » ou « *ma fille* » à son tableau de chasse. Cette correspondance dura jusqu'en 1959. Lorsqu'il se suicida en 1961, elle prit le deuil et s'enferma dans sa chambre pour relire, incrédule, les lettres que « Papa » lui avait adressées.

Il rencontra Adriana Ivancich et tomba amoureux d'elle, ce qui lui inspira :

“Across the river and into the trees”

(1950)

“Au-delà du fleuve et sous les arbres”

Roman

En 1946, à Venise, le colonel Richard Cantwell, officier de l'armée américaine d'occupation vieilli sous le harnais, est atteint d'une grave maladie cardiaque. Il sait qu'il va mourir mais sa vie n'a jamais été plus pleine et plus belle, d'abord parce qu'il aime cette ville et cette terre chargées pour lui de souvenirs (il fut blessé en Vénétie, en 1918, durant la déroute de Caporetto), surtout parce qu'il vient de rencontrer la jeune et charmante comtesse Renata et qu'un amour éperdu les unit, un amour qu'il sait être le dernier. La conscience de sa mort prochaine lui révèle non pas l'amertume d'avoir à se séparer bientôt du monde, mais la nécessité d'accueillir avec émerveillement et ferveur tout ce que le présent apporte jusqu'à la dernière heure. Ses trois derniers jours, il les passe donc à aimer Renata, à se promener avec elle, à chasser dans les lagunes et à converser avec ses amis. Quand, après une bonne partie de chasse, il sent venir l'attaque qui va le terrasser, il se contente de grimper dans sa voiture, de griffonner un message pour que l'on remette ses fusils à leur propriétaire, et il meurt sans un mot inutile de plainte ou de révolte.

Commentaire

Le livre est une tardive réplique de “*L'adieu aux armes*”, Hemingway y reprenant les thèmes essentiels de son œuvre, ceux-là mêmes qui avaient fait son succès : hantise de la mort, maîtrise virile de soi, effort perpétuel pour braver le destin et épuiser le présent. Cette tragédie, où, avec une impudeur plus bouleversante que gênante, il s'identifiait à son personnage qui a une conscience de soi anxieuse, presque geignarde, est si sobrement conduite que cette sobriété atténue le romantisme un peu trop voyant de sa donnée. Chez Hemingway, tout semble toujours trop présent, trop livré, pour qu'on aille chercher plus loin. Mais, en fait, ici comme ailleurs, il réussit, grâce à sa science de l'agencement des mots, à sa maîtrise, à conter une histoire qui, au moment même où elle paraît la plus discutable, la plus proche du cliché, recèle dans sa trame quelque chose comme un dessin secret, le dessin d'une dimension intérieure aux êtres, aux événements, aux choses, et qui correspond à leur poids de vie et de présence. Il faut avoir la patience de déchiffrer cette dimension ou simplement de l'écouter palpiter à travers la sécheresse des phrases pour comprendre la valeur d'une écriture où tout, comme dans la vie, n'est si clairement et si crûment présent que pour nous inciter à dépasser ce présent afin de chercher la configuration profonde derrière le choc de l'aventure ou la brûlure de l'instant.

Le roman fut éreinté par la critique et fut un échec total.

En 1950, alors que la plupart des Américains appréciaient l'action de Hoover, le directeur du F.B.I., Hemingway proclama qu'il était antilibéral, pro-fasciste et prêt à faire de son organisme « *la Gestapo des États-Unis* ». Il aurait envisagé d'écrire un livre pour dénoncer le harcèlement qu'il subissait de sa part.

Alors qu'il n'avait rien publié d'important depuis “*Pour qui sonne le glas*” (1940), lui, qui, quelques années plus tôt, avait conçu l'ambitieux projet d'une trilogie consacrée à la terre, à la mer et à l'air, et qui avait déjà écrit mille pages sur la mer, annonça qu'il avait enfin achevé cette partie : mais il lui fallait encore beaucoup couper...

Entre temps, il écrivit :

“The old man and the sea”

(1952)

“Le vieil homme et la mer”

Roman de 180 pages

«Il était une fois un vieil homme, tout seul dans son bateau, qui pêchait au milieu du Gulf-Stream». Il porte le nom de Santiago. C'est un vieux pêcheur cubain, maigre et sec. Son regard bleu est brave, sa peau ridée est tannée par le soleil. La pêche a forgé de profondes entailles dans ses mains. Toute sa vie, il a affronté l'océan pour ramener au port les plus belles prises. Mais il y a longtemps qu'il n'a plus rien pêché : quatre-vingt-quatre jours exactement. Pendant un long mois, un jeune garçon a partagé son infortune, et, dans la cabane du vieux, ils se partagèrent un maigre repas, tout en faisant des pronostics sur les prochains matches de base-ball. Mais ses parents l'ont forcé à travailler sur un autre bateau, plus chanceux. Chaque soir, le vieux rentre au port et refait les mêmes gestes : débarquer les lignes, la gaffe et le harpon, replier la voile rapiécée. Quand il dort, ses rêves sont peuplés de lions majestueux.

À l'aube du quatre-vingt-cinquième jour, Santiago reprend le large. Il n'a pas perdu l'espoir de ramener de beaux poissons, même si les pêcheurs du port le regardent à présent d'un œil goguenard. La matinée s'écoule lentement. La mer est calme. Le vieux a pêché un thon qu'il laisse sécher au soleil. À midi, il ferre un poisson qu'il imagine de grande taille car, évoluant en profondeur, il pèse de tout son poids sur la ligne et entraîne rapidement la barque dans son sillon. Le fragile équipage se met à filer vers le nord-ouest : on ne voit déjà plus la terre. Les heures passent et avec le coucher du soleil vient la fraîcheur. La sueur du vieux devient glacée et il tente de s'installer plus confortablement en s'appuyant contre le mât et en glissant un sac sous la ligne qui lui scie l'épaule. À l'aube, le poisson n'a toujours pas ralenti son allure, Santiago a attrapé une crampe formidable à la main gauche et, malgré ses efforts, il ne peut plus l'ouvrir. «Ah ! si le gamin était là, il pourrait m'aider», pense-t-il. Soudain, le poisson fait une brusque embardée qui précipite le vieil homme à plat ventre sur l'appontement. Il s'aperçoit que sa main droite est tout ensanglantée. La trempant dans l'eau, il estime que le poisson a réduit sa vitesse. Pour prendre des forces, il décide de mastiquer lentement quelques morceaux du thon tout en pensant tristement à « *mon frère le poisson* » qui, lui, n'a rien mangé depuis la veille. Tout à coup, le vieux sent quelque chose de nouveau dans la tension de la ligne qui monte de manière régulière. C'est alors que l'océan s'ouvre et que le poisson apparaît : c'est un énorme espadon argenté qui n'en finit pas de sortir. Sa tête et son dos sont violet foncé, avec de larges rayures lilas. Après avoir émergé tout entier, il replonge majestueusement dans l'eau. Le vieux évalue qu'il mesure deux pieds de plus que la barque. Jamais il n'a vu un espadon de cette taille. Après la tristesse, il éprouve à présent du respect pour le poisson : «*Camarade, j'ai jamais rien vu de plus grand, ni de plus noble, ni de plus beau que toi. Allez, vas-y, tue-moi. Ça m'est égal lequel de nous deux tue l'autre. Qu'est-ce que je raconte? pensa-t-il. Voilà que je déraisonne. Faut garder la tête froide. Garde la tête froide et endure ton mal comme un homme. Ou comme un poisson.* ». Il se dit qu'il va mériter cette chance : capturer un animal aussi fabuleux que les lions qui peuplent ses rêves. Mais il sait que la lutte n'est pas finie, et la corde, en labourant son dos, lui cause une douleur intense. Malgré elle, il parvient à somnoler un peu. Le poisson en fait sans doute autant.

C'est au matin du troisième jour que l'espadon commence à faire des cercles, d'abord très grands, puis de plus en plus serrés. Au bout de plusieurs heures, le poisson fatigué se rapproche très près de la barque, et Santiago saisit le harpon, préparé depuis longtemps. Il le plante de toutes ses forces dans le flanc de l'espadon qui fait un bond fantastique avant de s'écraser lourdement dans la mer. Le vieux, éreinté, amarre le long du bateau la plus belle prise de sa vie. Guidé par l'axe de la voile et par la direction du vent, il reprend le cap. Tout devrait s'achever par un chant de victoire, mais la victoire n'est pour l'homme que le commencement d'une autre lutte.

Car, alors que la barque est bien loin des côtes, le sang de l'espadon attire des requins. Ils s'approchent et commencent à dévorer le vaincu. Santiago, s'il sait qu'il ne réussira pas à sauver sa prise, rassemble ses dernières forces pour la défendre, pour les tuer un à un à l'aide de ses couteaux, pour, épuisé, tuer le dernier de la meute avec la barre du gouvernail. Mais ils ont fini leur festin. Il ne

reste de l'animal royal qu'une « *longue arête blanche qui se soulevait et se balançait au gré du ressac* » lorsque Santiago aperçoit les lumières du port.

Dans la nuit, il amarre la barque et démonte la voile. Lentement, il rentre se coucher. Au matin, la barque est entourée de pêcheurs qui, muets d'admiration, mesurent la longue arête blanche terminée par l'immense queue. Le gamin court porter du ravitaillement au vieil homme qui, étendu sur sa paillasse, rêve paisiblement de lions.

Et ce n'est pas l'image de son échec qu'il a ramené au port : pour avoir su refuser la défaite, il a enrichi à tout jamais la communauté. Jeunes et vieux, qui l'attendaient, savent maintenant pourquoi ils l'admireront, lui qui a su, dans la solitude, rendre exemplaires leur peine et leur espoir.

Commentaire

Le roman avait été annoncé par un texte écrit par l'auteur en 1936 intitulé "*On the blue water*" et relatant déjà le combat d'un vieux pêcheur et d'un poisson gigantesque. Il aimait passionnément la pêche et photographiait et mesurait avec fierté ses nombreuses captures d'espadons géants. Dans une interview, il déclara : « *J'ai écrit ce livre à partir de trente années de pêche et même davantage* ». Ce livre, composé sur le modèle épique de "*Moby Dick*", laisse la part belle à la mer, seule compagne de l'homme dans son long voyage. Si la solitude lui pèse à certains moments, il se sait par ailleurs entouré d'une infinité de poissons tels les gentils marsouins, les thons, les tortues... et les requins. Il s'adresse à eux sans mièvrerie, sans sentimentalisme : de plain-pied avec eux, il leur parle, mais tout aussi naturellement il les mange tels quels, dans leur crudité. Il aime les tortues, qu'il mange pour prendre leurs forces, et se nourrit de dorades, de thons et de poissons volants. Aussi n'est-on pas étonné quand on lit : « *Quel âge que t'as? demanda le vieil homme à l'oiseau. C'est-y ta première traversée?* » Atteignant le paroxysme de la réflexion, il s'adresse à son poisson comme à un interlocuteur : « *Poisson, dit le vieux, poisson, faut que tu meures. De toute façon. Tu veux que je meure aussi?* » Une pensée rude et fruste, accoutumée à la solitude, passe constamment du silence intérieur à la parole effectivement prononcée.

Le roman présente aussi l'amitié sans compromis d'un vieil homme et d'un enfant qui l'aime, car il lui a appris à pêcher. Il lui donne, au sortir de sa lutte, une belle leçon de vie.

Santiago, vieil homme au regard d'enfant, est un sage qui a fait le tri de ses souvenirs pour ne garder que l'essentiel : les lions qui peuplent ses rêves.

L'odyssée du pêcheur et la lutte, d'égal à égal, entre deux adversaires à bout de forces qui donnent le meilleur d'eux-mêmes est d'un symbolisme simple, sans doute trop apparent. Mais cela n'est pas pour autant une faiblesse. Santiago respecte et admire le courage du poisson. Les deux ennemis sont étroitement unis dans leur combat sans merci. Si l'homme gagne la lutte, cette victoire se solde en une apparente défaite puisque les requins dévorent le fruit de son immense effort et qu'il ne ramène qu'une arête comme témoin de son exploit. Cependant, au-delà de la défaite tangible, matérielle, l'échec de Santiago, par son obstination exemplaire, est une victoire, du fait d'abord que, même en se sachant vaincu, il a su refuser sa défaite. Mais sa victoire est aussi celle d'un homme encore en possession de toutes ses forces et d'une technique infaillible, longuement décrite dans le livre ; celle d'un homme qui a accompli un effort au-delà de ses limites et qui reconquiert le respect des autres qui ne croyaient plus en lui ; celle, enfin, d'un homme pour qui tous les espoirs de prises futures redeviennent permis, et reculent ainsi l'échéance de la mort. Le livre est donc généreux dans sa morale. C'était l'aboutissement de thèmes antérieurs, traités avec une maturité et un apaisement nouveaux.

Le livre, qui atteint la grandeur d'un poème épique, est écrit dans un style simple et direct. La technique sans défaut d'Hemingway fait alterner la description objective, le monologue intérieur et le monologue à haute voix, comme autant d'expressions d'une même conduite. « *Le vieux se sentait ferme et lucide. Il était résolu, mais ne se faisait guère d'illusions. C'était trop beau pour que ça dure, pensa-t-il. Il regarda longuement son grand poisson tout en surveillant l'approche des requins. Ça aurait aussi bien pu être un rêve, pensa-t-il. Je ne peux pas empêcher celui-là de m'attaquer. mais peut-être que je pourrai l'avoir. "Dentuso", pensa-t-il. Fils de pute.* » Le juron clôt une pensée ramassée, lente et sporadique, qui tantôt se déroule fermée sur elle-même dans le silence de son

intériorité, tantôt émerge en paroles effectivement prononcées. La réussite du livre tient surtout à sa beauté purement littéraire, au contrepoint merveilleusement fin où le sens le plus riche surgit des mots les plus pauvres, et c'est là sa meilleure chance de durer.

C'est un livre pour tous, un livre populaire qui ne s'est jamais attiré le mépris de la critique intellectuelle. Aussi reçut-il une immense admiration et le prix Pulitzer. C'est encore un des livres les plus célèbres dans le monde entier.

En 1958, il a été adapté au cinéma par John Sturges, avec Spencer Tracy.

En 1999, il a donné lieu à un court métrage d'animation de vingt minutes réalisé par le cinéaste russe Alexandre Petrov et qui a obtenu un oscar.

En juin 1953, Hemingway et Mary se rendirent en Europe, car il envisageait une suite à *"Mort dans l'après-midi"*.

Venu à Mombassa, il fit une cour rituelle à une jeune Wakambu. Il connut, en 1954, deux écrasements d'avion, le second si sérieux que, de nouveau, fut publiée la nouvelle de sa mort. Encore partiellement remis de ses sévères blessures, il revint à Cuba et vit pour la dernière fois Adriana.

En mai 1954, cité dans *"Look"*, Hemingway proclama son opposition radicale à la politique du sénateur McCarthy, ce qui ne pouvait qu'accroître l'hostilité à son égard de Hoover.

Le 28 octobre 1954, il fut honoré par le prix Nobel. Toutefois, trop malade pour aller le recevoir à Stockholm, il offrit un «party» à la Finca Vigia.

Il s'impliqua dans la réalisation de l'adaptation cinématographique du *"Vieil homme et la mer"*.

Il fut en Europe de septembre 1956 à janvier 1957.

En 1959, un mois après l'entrée des troupes de Fidel Castro à La Havane, il prit la mer pour l'Espagne. Quand il revint à La Havane au début de novembre, il déclara publiquement son soutien aux révolutionnaires. Une note provenant du département d'État indiqua qu'il favorisait le gouvernement de Castro et critiquait fortement les États-Unis.

Au printemps de 1960, il termina le récit de sa vie à Paris dans les années vingt :

"A moveable feast"

(posthume, 1964)

"Paris est une fête"

Autobiographie

Un homme vieillissant revoit sa jeunesse, faisant la chronique de son séjour heureux parmi les expatriés anglo-américains de Montparnasse dans les années 1921 à 1926 :

Sylvia Beach avec sa gentillesse ;

Gertrude Stein avec son caractère tour à tour follement séduisant et acariâtre ;

Ezra Pound avec sa dévotion à l'amitié et son absolu dévouement ;

James Joyce avec sa fidélité amicale ;

Fitzgerald avec sa frivolité teintée de rouerie et de naïveté ;

le peintre Pascin, fascinant, décadent, porteur de sa propre chute, avec son sens du partage : il lui proposa de lui prêter une de ses petites amies : *«Après qu'il se soit pendu, j'aimais me souvenir de lui tel qu'il était cette nuit-là au Dôme.»*

Parallèlement à ces rencontres, il y a le Paris de chaque jour avec ses odeurs de village, ses cafés où il fait bon se retirer pour écrire, ses rues profondes, son fleuve et ses vieilles maisons, son vin sec, ses bons repas, ses champs de courses ; la Seine avec ses pêcheurs sur les quais, ses fritures de goujon.

Le souvenir rouvre la fraîcheur du premier amour, cueilli parmi les imperceptibles bonheurs quotidiens.

Paris est aussi la ville *«la mieux faite pour permettre à un écrivain d'écrire»*, et on assiste à l'apprentissage du métier, on reçoit mille confidences sur les méthodes de travail de Hemingway. Il

n'avait alors qu'un souci : «*Ce qu'il faut, c'est écrire une seule phrase vraie. Écrire la phrase la plus vraie que tu connaisses*». Il entra dans un café, peinait des heures sur sa page, puis s'en allait, et dès lors ne pensait plus à son travail jusqu'à ce qu'il le reprît, car, dit-il, il ne faut plus y penser quand on s'arrête, pour laisser la source à nouveau se remplir dans le calme et l'oubli. Cette alternance de travail et de détente était une sorte de régime de santé physique et intellectuelle. Il termine en regrettant le temps de sa jeunesse, «*où nous étions très pauvres et très heureux*».

Commentaire

Pour cette évocation nostalgique de ses débuts littéraires, Hemingway nous prévient d'abord : «*Si le lecteur le souhaite, ce livre peut être tenu pour une œuvre d'imagination. Mais il est toujours possible qu'une œuvre d'imagination jette quelque lueur sur ce qui a été rapporté comme un fait.*» Les visages qui reviennent ne ressemblent sans doute pas exactement à ceux qu'il voyait chaque jour, mais ils ont cette vie profonde, cette vérité extraquotidienne qu'ils recelaient déjà, et qui seule les a fait durer. Si la mémoire filtre les choses, c'est peut-être pour n'en restituer que le sens : qui l'accuserait alors de mentir quand elle obéit au besoin de l'essentiel?

Ces visages sont saisis au rythme de cette phrase à la fois drue et sèche qui est le secret du génie de Hemingway. Il emploie les mots les plus simples, mais il est incomparable pour faire surgir d'un mot, son éphémère poignant et merveilleux, la saveur de l'instant, goût tout à la fois de mort et d'éternité. La raison de cette fascination est simple : «*On dit que les graines de ce que nous ferons sont en nous, mais il m'a toujours semblé que chez ceux qui jouent avec la vie les graines sont couvertes d'un meilleur sol et un engrais de meilleure qualité.*» Plus loin, évoquant un repas avec Ernest Walsh qui souhaitait l'embaucher pour éditer un magazine, Hemingway révèle de quelles graines il est porteur. Quand Walsh affirma apprécier l'équilibre de son interlocuteur, il le coupa :

«*Vous voulez dire que je ne suis pas voué à la mort?*

- *Non, vous êtes voué à la vie.*

- *Laissez-moi le temps.*»

Ce dernier manuscrit, paru à titre posthume, en dit davantage sur Hemingway que son dossier médical en dira jamais s'il devait être entrouvert un jour.

Incapable de faire éditer ce manuscrit, Hemingway vit sa santé physique et mentale chuter : en proie à l'hypertension, à l'insomnie, à la dépression, il commença à donner des signes de maladie mentale, succombant à une paranoïa de persécution. Mais il est vrai que, du fait de son amitié pour Fidel Castro, il était traqué par les inspecteurs du F.B.I.. Aussi recourut-il encore plus à l'alcool.

Pourtant, en juillet 1960, il fut expulsé de Cuba par le régime de Castro. Il s'installa à Ketchum (Idaho), dans une maison de rondins. En août, il alla seul en Espagne, mais dut abrégé son voyage et revenir chez lui.

Il n'allait jamais terminer la trilogie qu'il avait commencé en 1950 et qui a été publiée inachevée :

“Islands in the stream”

(posthume, 1970)

“Îles à la dérive”

Roman de 467 pages

Le livre est divisé en trois parties, qui sont trois périodes de la vie de Thomas Hudson.

Dans la première partie, “*Bimini*”, Thomas Hudson, peintre célèbre retiré dans cette île luxuriante des Bahamas, partage son temps entre la représentation graphique de tornades et de poissons, la pêche «au gros», et l'absorption immodérée de bons alcools additionnés de saloperies diverses. À l'occasion des vacances scolaires, il reçoit la visite de ses trois fils nés de deux femmes dont il s'est successivement séparé, trois enfants charmants dont il est fort épris. Il leur raconte le Paris des

années 20. Il s'efforce, en cinq semaines, de leur enseigner l'art d'être un mâle dans toute la force du terme. Il part avec eux pour une journée de pêche au marlin au cours de laquelle, David, celui qui est le mieux doué des trois pour atteindre l'idéal paternel, fait face à un requin, s'épuise six heures durant pour ramener à la surface un espadon de cinq quintaux, monstre auquel il ne souhaite aucun mal mais dont il s'amourache au contraire durant la lutte selon la plus pure tradition des bestiaires et qu'il perd finalement. Cet affrontement quasi amoureux fait de lui un homme, mais il meurt peu de temps après avec un de ses frères dans un accident de voiture. Entre-temps, au hasard des conversations, Thomas Hudson fait surgir les souvenirs de Paris, les amis de jeunesse, se montre naïvement fier d'avoir connu des gens aussi brillants que Joyce, Pound, Picasso, Masson et Miro. On voit aussi un certain Roger Davis (qui, lui, est écrivain) se battre à poings nus sur les quais de Bimini avec un sacré beau courage.

Dans la deuxième partie, "*Cuba*", Thomas se trouve à La Havane, alors que la Seconde Guerre mondiale est depuis longtemps déclarée et qu'il vient d'y perdre le dernier fils qui lui restait. Pour noyer son chagrin, il est au bar "La Floridita", bavarde interminablement avec une prostituée du nom d'Honest Lil, et boit, environ toutes les deux pages, un « *daiquiri glacé sans sucre* », quand il rencontre sa première femme et qu'ainsi la rétrospective continue.

Dans la troisième partie, "*En mer*", Hudson, à bord de son yacht où il a embarqué une sorte de commando mi-civil et mi-militaire qu'aucune difficulté ne rebute, mais lié par d'étroites relations d'amour et de haine, traque dans les îles du Golfe l'équipage rescapé d'un sous-marin allemand. Le peintre doit déployer une discipline tout à fait différente de ce que sa vie de créateur lui fait connaître. Dans un esprit chevaleresque, on fait assaut d'héroïsme. Il revient de cette expédition blessé, vainqueur mais sans prisonniers.

Commentaire

Cette oeuvre posthume, tragique portrait de vieillesse, pourrait être un pastiche d'Hemingway, car on l'y retrouve tout entier, et d'autant plus naturel que livré, semble-t-il à sa pente, il manifeste ses défauts plus que ses qualités. Il est tombé dans le piège d'aimer trop ses personnages, son « ego » prenant le pas sur son talent. Et sans doute est-ce la raison pour laquelle ce roman, dont une autre version avait déjà fourni "*Le vieil homme et la mer*", est resté inédit jusqu'en 1970.

Il y donne, dans la première partie, ses meilleures descriptions de la nature : les vagues se brisant sur les récifs de la côte ; la beauté du matin sur l'eau profonde ; un grand barracuda traquant un mulot ; un héron volant de ses ailes blanches sur l'eau verte ; les ibis, les flamants et les spatules, ces derniers dont éclate le rose aigu ; les nuées de moustiques s'élevant des marais ; l'eau qui se gonfle sous le fouet du vent ; le morceau de bois flotté qui a été sculpté par le vent et le sable ; etc...

À travers Thomas Hudson, qui a les mêmes goûts que lui, il parle évidemment de lui. Mais ne pouvant le présenter comme écrivain en vertu d'on ne sait quelle pudeur, il en a fait un peintre à succès, transposition qui ne coûte pas cher, sinon à l'art de la peinture.

Un attendrissement perpétuel, mais qui exclut les larmes, coule dans "*Bimini*" : on ne pleure pas, on saigne à cœur ouvert. Ce qui se déverse ici, plus impudiquement qu'ailleurs, c'est une sorte d'émotivité à fleur de peau, celle qui fait la valeur de romans plus réussis comme "*L'adieu aux armes*" et "*Au-delà du fleuve et sous les arbres*". On surprend, sous sa forme dévergondée, le romantisme d'Hemingway et cette secrète blessure soigneusement dissimulée sous les aspects d'une virilité exemplaire. Dans "*Bimini*", le robinet à dialogues étant ouvert à fond, on voit se succéder le meilleur et le pire, la note vraie et le côté bête, jamais fort éloignés l'un de l'autre, comme souvent chez un vrai romancier.

Dans "*Cuba*", le numéro du franc buveur risque de paraître trop long.

Dans "*En mer*", le récit, conduit avec maîtrise, est passionnant de bout en bout, rappelant la chasse aux sous-marins allemands qu'Hemingway mena lui-même, en 1942, avec son bateau le "Pilar".

Ainsi, on fait le tour complet des thèmes qui ont constitué l'oeuvre de Hemingway, de ses obsessions majeures. Les femmes n'apparaissent que dans les souvenirs de Thomas, ou peu s'en faut. Mais elles sont fidèlement au rendez-vous, objets de plaisirs ou de contrariétés également intenses.

Mais il faut s'avouer qu'on lit ce qu'aurait très bien pu écrire un imitateur de Hemingway.

Le livre fut d'ailleurs fort mal accueilli par la presse américaine quand, neuf ans après sa mort, sa dernière femme, Mary Hemingway, et le fils de son éditeur, Charles Scribner Jr., taillèrent dans la masse et publièrent ce livre sous le titre quelque peu fallacieux de « roman ».

“The Nick Adams stories”
(posthume, 1972)
“Les aventures de Nick Adams”

Recueil de nouvelles

Commentaire

Le recueil replaçait dans l'ordre chronologique de la vie du héros les différentes nouvelles qui lui avaient été consacrées et donna ainsi un sens à des événements qui paraissaient mystérieux auparavant. Son évolution est celle même de Hemingway.

Le recueil présentait aussi, tirés de manuscrits non publiés, huit nouveaux textes. Trois, qui rapportent la façon dont les Indiens quittèrent le pays de l'enfance de Nick, sa découverte du Mississippi, ce qui arriva juste avant son mariage, sont assez brefs, sont comme des esquisses dans le carnet d'un artiste. Un texte plus long qui le montre à bord du “Chicago”, partant pour la France durant la Première Guerre mondiale, aurait été le départ d'un roman intitulé “*Along with youth*” qui fut abandonné. De même, l'intrigue de “*The last good country*” fut laissée en plan. Deux autres textes ont donné lieu à des nouvelles déjà publiées : “*Three shots*” montre l'effroi du jeune garçon au cours d'un voyage de camping qui précède “*Indian camp*” ; le courant de conscience de Nick où il réfléchit à sa carrière d'écrivain vient à la suite de “*La rivière au cœur double*”. Le texte intitulé “*Summer people*”, qui doit être la première fiction qu'Hemingway écrit au sujet de Nick Adams, peut être considéré comme une nouvelle complète.

À partir de 1946 (date de son quatrième mariage) et jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quinze ans, Hemingway avait travaillé par intermittences sur :

“The garden of Eden”
(posthume, 1986)
“Le jardin d'Éden”

Roman de 325 pages

Dans les années vingt, David et Catherine Bourne, deux jeunes et beaux Américains, passent une idyllique lune de miel au Grau-du-Roi, dans le sud de la France, où ils nagent, où elle se fait bronzer au soleil, où il pêche. Catherine, qui est riche, subvient aux besoins de David qui est écrivain ; mais elle se moque de lui quand, recevant les critiques élogieuses de son deuxième livre, il s'en montre heureux. Agissant selon son bon plaisir, elle lui impose d'autres pratiques sexuelles où elle prend l'initiative. Et, alors que David commence son troisième roman, dont elle fait déjà sa chose, elle montre des signes de dérangement. Elle se fait couper les cheveux à la garçonnette, impose à David de se les faire couper de la même façon. Ils passent sur la Côte-d'Azur où leurs occupations sont les mêmes. La nouvelle lubie de Catherine est de se faire blanchir les cheveux et, de nouveau, amener David à faire de même. Comme ils font ainsi sensation, ils séduisent une jeune femme, Marita, qui, elle-même une riche héritière, vient bientôt vivre avec eux et faire l'amour avec chacun d'eux. Mais, tandis que Catherine n'a guère qu'un fantasme transsexuel, une attirance pour «*les choses du mal*», entre David et Marita, l'entente est à la fois sexuelle et affective et elle le soutient dans son travail qu'il a décidé de reprendre, se consacrant, chaque matin, à l'écriture de nouvelles qui sont des souvenirs

de son enfance avec son père en Afrique (en particulier une qui est le souvenir du massacre d'un éléphant qui l'a marqué), tandis qu'elle l'attend. Au contraire, Catherine s'absente de plus en plus pour des sorties dans sa Bugatti à Cannes où elle fait des achats. Et sa jalousie et son mépris éclatent : elle brûle les nouvelles et les critiques pour, prétend-elle, le bien de David, qui est furieux mais se contient. Le lendemain, regrettant son geste, elle part, se proposant de faire déterminer le prix de ces nouvelles et de le dédommager doublement. David et Marita jouissent alors de leur bonheur, et David, qui lui propose de devenir son épouse, réécrit très facilement une de ces histoires qui lui avaient donné du mal.

Commentaire

L'exhumation de ce roman sur la jeunesse d'Hemingway, sur les premières années de sa vie professionnelle et amoureuse, déçut la critique américaine, car le manuscrit de cette oeuvre non terminée avait été réduit du tiers (une intrigue secondaire qui suivait un autre jeune couple, Nick Sheldon, un peintre, et sa femme, Barbara, qui vivaient dans un petit appartement à Paris, a été supprimée), ce qui a provoqué des protestations. Le roman prouvait, une fois de plus, que cet écrivain avait une inspiration ténue, s'en tenant aux expériences proposées par la vie. Ce paradis (de six mois) que dure un premier mariage rappelait fort ses deux premiers mariages, avec Hadley Richardson en 1922 et avec Pauline Pfeiffer en 1927, la lune de miel avec celle-ci. C'est donc une oeuvre assez largement autobiographique. Hemingway, qui a en effet longtemps bénéficié des largesses de son épouse pour mener une vie dorée d'artiste, mais qui s'est toujours montré si soucieux d'affirmer sa virilité, y révèle une ambiguïté androgyne avec ce David sensible et faible, sinon lâche, quelque peu émasculé par la richesse de sa femme. Cet aspect aussi a causé tout un émoi dans les cercles littéraires.

Ce roman réduit est pourtant encore lourdement répétitif, embourbé dans nombre d'épisodes tout à fait oiseux, dans de longues descriptions de séances de natation, de bronzage poussé, de repas, de préparations de cocktails, d'ouvertures de bouteilles de vins et de spiritueux dont les noms constituent comme un chapelet publicitaire. Les personnages, de jeunes Américains profitant de la vie facile en Europe dans les années vingt, ont une existence qui serait purement hédoniste s'il n'y avait pas, tout de même, la crise de Catherine, la parfaite enfant gâtée qui a tendance à se vouloir garçon, qui est riche et le rappelle lourdement, qui veut prendre des libertés sexuelles et diriger la carrière de l'écrivain tout en souffrant de le voir se consacrer à l'écriture et qui, dépitée, se livre à son auto-destruction. Curieusement, en ce qui concerne le libertinage, l'auteur s'en tient à quelques insinuations.

Le livre est aussi un véritable prospectus touristique qui se complaît dans les évocation de ces jardins d'Éden qu'étaient alors Le Grau-du-Roi, Hendaye et La Napoule.

On peut y voir aussi un document sur le processus même de l'écriture, la nouvelle produite s'intégrant au texte. Et le romancier souffre terriblement de la perte de ses manuscrits, ce qui est un autre élément autobiographique : l'épouse d'Hemingway perdit un jour, lors d'un voyage en train, une valise contenant des oeuvres manuscrites, irrémédiablement disparues.

On retrouve les phrases simples et juxtaposées, les dialogues plats et interminables d'Hemingway qui décrit les scènes comme le ferait un peintre pointilliste. L'intrigue ne se constitue vraiment qu'à la fin et reste décidément mal ficelée.

En 1960, dans ses lettres, Hemingway décrivit ces symptômes : «*Complète dépression mentale et physique causée par un surmenage meurtrier*», «*cerveau usé, sans parler du corps*». Il était insomniaque, souffrait d'hypertension, d'un foie et de reins malades et d'hémochromatose, une forme rare de diabète chronique. Le 30 novembre, il fut admis à la clinique Mayo de Rochester et y resta un mois, voulant être à la maison pour Noël. Il y fut réadmis trois mois plus tard et y resta deux mois. La clinique refuse toujours d'ouvrir le dossier médical de l'écrivain, mais on sait qu'il fut placé dans le service des candidats au suicide, à surveiller. Il aurait, en effet, voulu se jeter depuis un avion taxi volant vers Rochester, il aurait même voulu profiter d'une escale pour glisser sa tête dans une hélice

en train de tourner. Nul ne sait ce que fut sa relation avec le psychiatre Howard Rome qui décida de le renvoyer, pour la dernière fois, chez lui le 26 juin 1961. Il aurait «séduit et abusé le Dr Rome pour le mener à la conclusion qu'il était sain», affirma son épouse, Mary, dans son autobiographie. Mais, pour d'autres, le F.B.I, l'aurait traqué jusque dans les murs de la clinique, discutant de son cas avec le psychiatre pour qu'au lieu de traiter ses maux physiques il lui donne une série de chocs électriques dans le cerveau, appliquant ainsi une thérapie électro-convulsive qui était réservée aux patients psychiatriques pour lesquels on avait perdu tout espoir. Et il est sûr qu'il constata qu'il avait perdu la mémoire et qu'il ne pourrait plus écrire. Le chef du F.B.I., Hoover, qui lui en voulait personnellement, n'avait-il pas finalement atteint son but?

Le 2 juillet 1961, vieil homme amer, conscient de son déclin physique et du tarissement de ses dons artistiques, il se suicida dans sa propriété de Ketchum, bouclant la boucle de sa vie, de son œuvre, et de sa propre légende, «se servant, comme l'a écrit Patrick Besson, du fusil qu'il n'avait plus entre les jambes». Ce suicide n'étonne au fond que par la date : avec toutes les chances contre lui, il est étonnant qu'il ait réussi à survivre aussi longtemps. Est-ce que ce fut le dernier acte de courage d'un auteur ayant perdu la capacité d'écrire ou bien l'ultime preuve de ce que son statut de super-mâle n'était qu'un mensonge?

Hemingway, dont l'inspiration était ténue, s'est toujours tenu à peu de distance du personnage qu'il était ou croyait être et sembla éprouver le besoin, dans une scène ou dans une autre, de «*tout dire*». Il a nourri son œuvre des expériences qui lui ont été proposées par la vie, en particulier sa blessure sur le front italien, événement décisif de son initiation de jeune artiste, car, pour exorciser le traumatisme de cette rencontre directe avec la mort, il allait rechercher de manière obsessionnelle l'affrontement avec la violence et le risque. Il entra dans ses livres comme personnage (en particulier celui de Nick Adams qui est littéralement son double), accréditant la légende de l'écrivain-héros, dont les prouesses physiques face au danger révélaient la vigueur et le sang-froid, légende qu'il s'est employé à construire pour cacher son ambiguïté androgyne.

Doutant de lui-même et de sa masculinité jusqu'à la peur, il voulut, à travers la boxe, les safaris, la corrida, la pêche au gros, la participation à la guerre d'Espagne et à la Seconde Guerre mondiale, mesurer sa capacité à endurer le danger, la douleur et la mort, l'attraction qu'elle exerçait sur lui étant cachée par ces écrans qu'étaient la vanité, l'agressivité, le goût de l'exploit physique.

Il fit face à son désordre intérieur en créant des fictions qui en étaient la métaphore. Il y glorifia la virilité, le courage, le défi primaire à la vie, la mort, «*inévitabile réalité, la seule chose dont un homme puisse être sûr, la seule certitude*». Un de ses thèmes favoris fut celui de l'exorcisme par l'activité physique : ses héros pêchent, chassent, boxent, font la guerre, sont souvent des violents qui vivent dangereusement, qui affrontent la douleur et les difficultés de leur existence avec un courage stoïque, pour vaincre, durant quelques heures, la hantise du néant, l'angoisse existentielle qui pèse sur eux. On peut voir l'œuvre de ce mégalomane mélancolique comme l'expression d'un romantisme qui, face au néant, cherche un instant d'oubli dans des actes paroxystiques, actes parmi lesquels le plus efficace fut peut-être, pour lui, celui d'écrire, car il opérait la synthèse de tous les autres.

Dès ses premières nouvelles, se manifesta la technique narrative qu'il inventa en partant de modèles hétérogènes, aussi bien littéraires (le Mark Twain de «*Huckleberry Finn*», Flaubert, Conrad) que musicaux et picturaux (Cézanne). Il voulut rendre «*la chose réelle*», c'est-à-dire «*la séquence constituée par l'émotion et par l'événement qui l'a produite*», se préoccupant surtout de décrire les choses et les scènes comme le ferait un peintre pointilliste, d'enregistrer exactement les gestes et les paroles. «*Je cherchais alors, a-t-il confié, à traduire les petits faits qu'on ne remarque pas et qui constituent les émotions, comme la manière de jeter son gant sans regarder où il tombe, le grincement de la résine sous les semelles d'un athlète. Ce sont là des notations de peintre dans un carnet de croquis. Ce sont des choses qui vous émeuvent avant que vous sachiez le fond de l'histoire.* » Il passa ainsi pour être (avec Dashiell Hammett) l'inventeur du roman comportementaliste, dit aussi béhavioriste, où, selon cette conception psychologique qu'est le behaviorisme, on s'en tient à une description des comportements sans pénétrer dans le monde intérieur des personnages, sans rendre compte de leurs pensées, où on se contente de les faire agir et parler, sans faire le moindre commentaire. Ce refus de toute psychologie nous laisse la déduire du constat objectif qui est fait.

Il désirait rejoindre le lecteur «*sans trucage ni tricheries*» (en fait, il avait ses trucs, mais, paradoxalement, ils donnent une merveilleuse impression de naturel), son langage romanesque se caractérisant par son économie : phrases simples et juxtaposées, dialogues plats, interminables et parfois énervants, surtout dans les romans, les nouvelles étant plus concises, son style journalistique y atteignant cette acuité et cette précision que ses romans ne partagent pas toujours. Car, s'il prétendit lutter avec la dernière énergie contre l'emploi des adjectifs et des adverbes, il suffit d'ouvrir un de ses romans pour s'apercevoir que l'adjectif est loin d'être absent de sa prose : par exemple, on en compte cinq dans les cinq premières lignes de "*L'adieu aux armes*", un peu moins pour les autres. Ce style, on pourrait le comparer à une feuille réduite à ses nervures, tant il s'efforça de ne conserver que l'essentiel, la structure, en bannissant tout ornement. Volontairement pauvre, il est d'une puissance étonnante pour traduire les sensations, les gestes, les éclats, l'action brutale. Il est dynamique et violent ; il oblige à la participation. Cependant, il est aussi un masque car, dans sa rapidité, il dissimule l'arrière-plan dont il est nourri : tout un monde de méditations, de culture, de connaissance qu'il faut retrouver derrière la vitesse qui emporte. C'est ainsi que le réalisme d'Hemingway se révèle à la longue une simple apparence, cet « essentiel » auquel il s'efforce n'étant en fait qu'un moyen d'élever la réalité au symbole, un moyen de fondre réalisme et symbolisme. Ce style simple, direct, sans fioritures, héritage de ses années de journalisme, était le fruit d'un travail ardu, exigeait de lui un effort intense. Il s'escrimait sur sa fameuse "Corona portable n°3" pour ne remplir qu'environ deux feuillets par jour. Ce style, qui était à l'époque révolutionnaire, a marqué beaucoup d'écrivains, notamment américains, a fondé ce qu'on a appelé « le roman américain ». Tant bien que mal, ils se sont efforcés de l'imiter, mais en vain. Il est l'un des grands modèles de la prose du XXe siècle, l'un des grands romanciers de ce siècle, l'écrivain qui a été le plus lu pendant sa première moitié.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)